



HAL
open science

Virilités ouvrières

Michel Pigenet

► **To cite this version:**

Michel Pigenet. Virilités ouvrières. Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (dir.), Histoire de la virilité, t. 2, Le triomphe de la virilité. Le XIXe siècle, Seuil, p. 203-240., 2011. hal-03753404

HAL Id: hal-03753404

<https://hal.science/hal-03753404>

Submitted on 18 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Virilités ouvrières

Michel Pigenet

Chauffeur, à la Belle Epoque, dans une manufacture de porcelaine limougeaude, Simon Parvery a raconté comment, lui-même et ses camarades, se comportaient lorsque des visiteuses s'aventuraient dans les parages des fours¹. Traités de « bestiaux » par les tourneurs et les décorateurs, les ouvriers faisaient en sorte d'être à la hauteur de leur réputation et ne lésinaient pas sur les jurons, les rots, les crachats, les pets et les jets d'urine... Convaincus de ce que « les belles dames en dentelles » les épiaient, quelques-uns brandissaient « des sexes dressés en les secouant ». Nostalgique d'une jeunesse passée auprès des scieurs de long, Simon Parvery relatait encore ses succès aux concours de *seille* dont la palme revenait au forestier capable d'accrocher le seau en bois – la *seille* - le plus lourd à son pénis en érection.

Hors de toute prétention à la représentativité, voire à la véracité, le témoignage participe du culte de l'exploit et de la provocation obscène auquel notre chauffeur sacrifiait sans retenue. Tel quel, il donne à voir quelques pans d'ordinaire occultés des pratiques et de l'imaginaire d'une virilité ouvrière plus souvent supposée que cernée.

Explorations préalables

Des stéréotypes contradictoires

Toute une tradition esthétique associe, depuis deux siècles, la figure du travailleur aux attributs les plus manifestes de la virilité. La taille et la musculature d'hommes aux prises avec une matière elle-même identifiable à l'énergie et à la résistance – le feu, le fer, les roches, le bois – s'accordent pour représenter à la fois puissance physique et détermination morale. Avec la Révolution, la symbolique herculéenne se fond dans celle du peuple, nouveau souverain vertueux dont les ouvriers forment, à compter des années 1840, le ciment et la sève ; au risque de l'irréalisme, sinon des fantasmes, que partagent et propagent les militants et les artistes – Meunier, Steinlein, Signac, Luce, Pissaro, Grandjouan, etc. – gagnés aux

¹ Zanoto Jacques, « Simon Parvery, ouvrier des fours (1865-1945) », *Le Mouvement social*, n° 125, octobre-décembre 1983, p. 125-146.

utopies émancipatrices². Sur un autre registre teinté d'un exotisme assignant sa place à chacun, les homosexuels des classes dirigeantes succombent, à l'occasion, aux charmes vigoureux des forts des Halles, des bouchers de La Villette et autres débardeurs³. De manière générale, l'activité physique garantirait, pense-t-on, d'authentiques satisfactions sexuelles. Le lieu commun a l'aval du corps médical qui s'inquiète des médiocres performances des individus « livrés aux travaux de l'esprit »⁴. Le petit peuple des ateliers n'en doute pas, à l'instar du chansonnier marseillais Victor Gélou, impitoyable envers les jeunes bourgeois, « bipèdes abâtardis » dont la poitrine étroite, les bras décharnés, la voix grêle, les joues creuses et le teint havre sont aux antipodes des critères populaires phocéens de la virilité⁵. En dépit d'une histoire sociale et politique différente, les représentations ouvrières évoluent dans le même sens dans l'Angleterre victorienne. Taine, sceptique et ironique, note ainsi le parti pris du peintre Ford Madox Brown dont l'un des tableaux - *Work* - montre, en 1863, des terrassiers au « visage frais, florissant » que l'on dirait « triés pour une exposition des produits humains »⁶.

L'ignorance de la réalité des chantiers et des usines favorise la cristallisation des stéréotypes virils. Nombre de ceux qui la connaissent ou la découvrent retiennent aussi, par compassion ou révolte, les malheurs et les injustices de la condition ouvrière. On sait l'écho rencontré par les enquêtes des années 1830 et 1840 propices aux lectures doloristes et victimaires du sort et de l'état physique des tisserands alsaciens - « maigres, chétifs, scrofuleux »⁷ - ou lillois - « énervés par les travaux des manufactures, entassés dans des caves obscures »...⁸ Dès ce moment, en effet, l'hétérogénéité ouvrière défie la simplicité des clichés ou, à tout le moins, en révèle les figures contradictoires : fières, énergiques, respectables, misérables, anémiques, accablées, résignées, etc.

² Cf. Hobsbawm Eric, « Sexe, symboles, vêtement et socialisme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 23, 1978, p. 2-18 ; Agulhon Maurice, « Propos sur l'allégorie politique, en réponse à Eric Hobsbawm », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 28, 1979, p. 27-32.

³ Revenin Régis, « Paris gay » in Revenin Régis (dir.), *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours. Contributions à l'histoire du genre et de la sexualité en France*, Paris, Autrement, 2007.

⁴ Réveillé-Parise J. H., *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, Paris, G. A. Dentu, 1834.

⁵ Gélou Victor, *Marseille au 19^e siècle*, Paris, Plon, 1971.

⁶ Taine Hyppolite, *Notes sur l'Angleterre*, Paris, Hachette, 1872, p. 52.

⁷ Villermé Louis-René, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, Paris, réédition, EDI, 1989 (1^{ère} édition, 1840), p. 126.

⁸ Description reprise de Villeneuve-Bargemont, *Ibid.*, p. 132.

Dans les quartiers ouvriers de France et d'Angleterre, affirme Buret, « vous rencontrez des milliers d'hommes retombés, à force d'abrutissement, dans la vie sauvage »⁹. L'image, chère à Frégier qui l'applique aux chiffonniers¹⁰, s'avère tenace. En 1893, *Le Petit Parisien* en fait le titre d'un article consacré aux débardeurs dont l'activité stimule les amateurs de pittoresque éculé. Ainsi est-il tour à tour question de « larges épaules », de « muscles bien saillants », mais encore de « pieds nus » et des « chapelets de givre » qui, l'hiver, pendent aux « bras velus » et aux jambes¹¹. L'allusion à la sauvagerie le dispute à celle de la barbarie, parfois valorisée pour ce qu'elle suggère de vitalité. « Le mot me plaît, s'exclame Michelet, je l'accepte... Barbares ! Oui, c'est-à-dire pleins d'une sève nouvelle, vivante et rajeunissante »¹². La plupart du temps, cependant, le terme trahit et attise la peur sociale. Un pas supplémentaire est franchi lorsque l'invocation de la barbarie, encore humaine, s'efface devant celle d'une altérité radicale : la bestialité.

D'autres catégories endossent, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, quelques-unes des tares auparavant prêtées aux classes populaires. Outre-Manche, les dessinateurs britanniques du *Punch* dotent les ouvriers des années 1880 d'un air grave, d'une barbe soignée et de vêtements simples, mais propres, de travailleurs respectables qu'il importe de distinguer des voyous, des ivrognes... et des révolutionnaires¹³. Les spécialistes n'hésitent pas, pour leur part, à ranger les vagabonds parmi les dégénérés¹⁴ dont ils pointent, en plus de fréquentes ambiguïtés sexuelles, la double obsession : « manger et coïter »¹⁵.

Plurielle jusqu'à la contradiction, l'association de la condition de travailleur aux vertus viriles varie ainsi dans le temps et l'espace sans que l'on puisse préjuger du sens, positif ou négatif, des changements constatés d'un métier à l'autre. Au XVIII^e siècle, la stigmatisation des matelots regardés comme brutaux, ignorants, grossiers, alcooliques et libertins, tous traits virils qu'accentue leur réputation de force et de hardiesse, se retourne avec la reconnaissance

⁹ Buret Eugène, *De la misère des classes laborieuses en Angleterre et en France : de la nature de la misère, de son existence, de ses effets, de ses causes et de l'insuffisance des remèdes qu'on lui a proposé jusqu'ici avec l'indication des moyens propres à en affranchir les sociétés*, Paris, Paulin, 1840, p. 68.

¹⁰ Frégier H. A., *Des classes dangereuses dans la population des grandes villes et des moyens de les rendre meilleures*, Genève, Slatkin, 1977 (1840), p. 140.

¹¹ *Le Petit Parisien* du 2 octobre 1893.

¹² Michelet Jules, *Le Peuple*, Paris, 1846, p. 72.

¹³ Navailles Jean-Pierre, *La Famille ouvrière de l'Angleterre victorienne*, Seyssel, Champ Vallon, 1983, p. 162.

¹⁴ Wagniar Jean-François, *Le Vagabond à la fin du 19^e siècle*, Paris, Belin, 1999.

¹⁵ Selon la formule de Lacassagne, en 1899, *ibid.*, p. 42.

d'une indépendance d'esprit, voire d'une certaine noblesse, plus flatteuse¹⁶. « Chétifs », « débiles » et « souffrants », selon Etienne Buret¹⁷, les canuts se seraient mués, aux dires de Léon Faucher et grâce au métier Jacquard, en « population virile »¹⁸. A Marseille, la nostalgie exagère le bouleversement qui, sur les quais, a emporté les « portefaix pur-sang », « bon genre », voire « fashionables » des grandes heures du travail réglé pour les remplacer par des journaliers et des crocheteurs livrés aux aléas de « l'embauche libre » et de l'intermittence sauvage¹⁹. Si elle touche tous les ports, la substitution n'uniformise pas, cependant, l'image des dockers. Au début du XX^e siècle et sous la même plume, ceux de Dunkerque passent pour « paisibles, laborieux et très attachés à la vie de famille » quand leurs homologues havrais ont l'allure de « pauvres hères » « crasseux », aux « joues caves » et à « l'œil triste », « loqueteux et fils de loqueteux »²⁰.

Des cycles s'esquissent. La figure de Vulcain, antique allégorie virile du travail et de l'émancipation humaine, occulte les *nibelungen* nains des légendes germaniques et inspire les visiteurs des forges du XIX^e siècle avant de s'épanouir dans la symbolique du mouvement ouvrier. Si les dessinateurs anarchistes et socialistes de la Belle Epoque réservent la meilleure part aux forgerons aux lourds marteaux, ils leur adjoignent des silhouettes moins spécifiques mais dotées d'attributs vestimentaires prolétariens : bourgeron, large pantalon et ceinture de flanelle. De nouveaux stéréotypes virilo-prolétariens émergent toutefois autour de professions-phares identifiables à leurs outils : mineurs aux pics, terrassiers aux pioches... Malgré leurs effectifs, les journaliers des campagnes, les travailleurs du textile et, plus encore, ses travailleuses, n'aiguillonnent guère l'imagination graphique des collaborateurs de *La Voix du Peuple*. Chez ces derniers, la critique sociale fait alterner, en revanche, les mâles postures de travailleurs offensifs et l'accablement d'hommes empruntés et épuisés, aux dos voûtés, aux vêtements élimés et mal taillés ou encore de foules soumises aux contours de troupeau.

¹⁶ Cabantous Alain, *Les Citoyens du large. Les identités maritimes en France 17^e-19^e siècles*, Paris, Aubier, 1995, p. 51-56.

¹⁷ Buret Eugène, *De la misère...*, *op. cit.*, p. 363.

¹⁸ Faucher Léon, *Revue du Lyonnais*, t. 1, 1835, p. 52-57, cité par Jarrige François, *Au temps des « tueuses de bras ». Les bris de machines et la genèse de la société industrielle (France, Angleterre, Belgique, 1780-1860)*, thèse d'Histoire, Université Paris 1, 2007, p. 657.

¹⁹ Pigenet Michel, « Les travailleurs de la manutention portuaire ou les métamorphoses du modèle corporatiste » in Kaplan Steven, Minard Philippe (dir.), *Le Corporatisme : impasse ou troisième voie ?* Paris, Belin, 2004, pp. 265-280.

²⁰ Herubel Marcel A., *La France au travail. En suivant les côtes. De Dunkerque à Saint-Nazaire*, Paris, Pierre Roger et Cie, 1912, p. 23, 122, 139-140,

Ces contradictions entre clichés manichéens invitent à prolonger l'exploration au-delà de l'inventaire de représentations foisonnantes, mais souvent extérieures au monde du travail lui-même.

Les sources incertaines de la prudence ouvrière

La discrétion, sinon la prudence, prêtée aux ouvriers aggraverait l'habituelle difficulté d'accès direct aux faits, gestes, paroles et pensées populaires. Le constat désole d'autant plus que les travailleurs ont d'ordinaire le verbe haut. Bon gré mal gré, beaucoup vivent dans un monde bruyant, en premier lieu celui des ateliers où l'on doit parfois crier ou communiquer par signes pour surmonter le vacarme des outils et des machines. Le milieu cultive, en outre, le « parler fort », gage du « parler vrai » et « droit ». Il sait aussi tenir sa langue. L'effort et l'attention l'exigent dans l'exécution de tâches fatigantes ou minutieuses. Mains règlements d'usine érigent la contrainte de travail en prescription disciplinaire. Le silence ouvrier relève encore de la prudence, voire de la résignation de dominés habitués à ne pas avoir voix au chapitre, à l'exception de brefs moments de cris, de slogans et de chants qui brisent dans l'anonymat du collectif le tabou de la protestation ouverte. A l'inverse, le mutisme est quelquefois l'indice d'un droit à l'autonomie et à l'intimité conquis contre l'ambition des dominants de tout savoir et tout contrôler.

L'ancrage de la culture ouvrière dans une oralité et une gestualité éphémères dans leurs traces, n'arrange rien. L'écoute des rares retranscriptions fidèles à la verdeur rabelaisienne des discussions de chantiers et d'ateliers confirme la réalité du filtrage opéré par les sources écrites classiques. La saveur des ergolectes faisant dire, par exemple, aux forgerons ariégeois que le fourneau « chie » et que le minerai « pète »²¹, va de pair avec l'universalité des « jeux verbaux inconvenants et délurés » entendus jusque dans les ateliers londoniens de l'époque victorienne²². Dans l'entre-soi des usines ou dans l'intimité des couples ouvriers, les mots du sexe et de la sexualité sont d'une infinie variété, allant pour le pénis du plus commun vocable argotique - « bite »²³ - aux termes plus imagés - « dard », etc. Face aux agents de l'autorité, cependant, la parole est contenue. Les adultes victimes

²¹ Cf. Jarrige François, *Au temps des « tueuses de bras »...*, *op. cit.*, p. 412.

²² Barret-Ducrocq Françoise, *L'Amour sous Victoria. Sexualité et classes populaires à Londres au 19^e siècle*, Paris, Plon, 1989, p. 110.

²³ Anne-Marie Sohn, *Du Premier baiser à l'alcôve. La sexualité des Français au quotidien (1850-1950)*, Paris, Aubier, 1996, p. 27.

d'attentats à la pudeur, d'attouchements ou de viols usent d'euphémismes et parlent d'« indécences », de « nudités » et de « saletés » pour désigner ce que les enfants qualifient d'un simple pronom - « ça », « cela » - ou à l'aide d'un mot synonyme de faute – le « péché »²⁴. A compter de 1870, la diffusion d'un savoir médical élémentaire commence à populariser le terme de « verge ».

Parce qu'il n'est pas le mode d'expression le mieux maîtrisé, l'écrit contourne les sujets délicats ; alors même que la familiarité avec l'imprimé se consolide, après une phase scolaire incertaine dans ses résultats, à travers l'écoute collective, à l'atelier, au cabaret ou en famille, de lectures à haute voix faites par des proches plus expérimentés. Le passage à l'écriture nécessite d'autres dispositions. Exercice solitaire des courtes « nuits des prolétaires »²⁵, l'écriture réclame une farouche obstination pour vaincre la fatigue accumulée en ces temps de longues journées de travail. Ces austères loisirs éloignent les autodidactes de leurs camarades dont ils critiquent volontiers les mœurs et les distractions sans vouloir en décrire par le menu la « grossièreté » contraire aux canons d'un autodidactisme porté à la censure des sujets scabreux et à la reproduction de genres littéraires plus légitimes²⁶.

A l'instant où ils prennent la plume, la plupart des auteurs ouvriers d'autobiographies assument l'option d'une pudeur aux antipodes des détails fournis sur les conditions de travail, les salaires, les prix... La quête d'un ton bienséant n'offre pas le meilleur des fictions et des récits. Engoncé dans les convenances, Emile Guillaumin relate ainsi, dans *Le syndicat de Baugignoux*, « l'embarras puéril et la douceur charmante des premiers aveux » de Marcel et Marie lors de bucoliques promenades dominicales « parmi la poussée des sèves nouvelles et les chants d'amour des oiseaux »²⁷. « Je ne ferai aucun détail », prévient Jacques Etienne Bédé au sujet de ses premiers amours, alors qu'engagé à 19 ans dans les armées de la République, il séjournait à Bruxelles²⁸. Si quelques autobiographes traitent de leurs tourments amoureux, aucun ne franchit la frontière de la sexualité²⁹. « Je passe ! », abrège Charles Marck qui, au sortir du récit de ses équipées adolescentes dans le labyrinthe interdit des

²⁴ *Ibid.*, p. 17.

²⁵ Rancière Jacques, *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981.

²⁶ Bourdieu Pierre, *La Distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Seuil, 1979, p. 91-92.

²⁷ Guillaumin Emile, *Le Syndicat de Baugignoux*, Paris, Fasquelle, 1912, p. 38-39.

²⁸ Bédé Jacques-Etienne, *Un ouvrier en 1820 (Un manuscrit inédit de)*, Edité par Gossez Rémi, Paris, PUF, 1984, p. 95.

²⁹ Rebreyend Anne-Claire, « Sur les traces des pratiques sexuelles des individus ordinaires. France 1920-1970 », *Le Mouvement social*, n° 207, avril-juin 2004, p. 57.

entrepôts havrais, se contente d'une rapide allusion « à ce qui peut germer dans de jeunes cerveaux prédestinés aux aventures amoureuses »³⁰. Engagé dans la Marine d'Etat, l'ancien syndicaliste relate, certes, ses virées nocturnes dans les bordels de Saint-Nazaire, mais s'interdit la moindre allusion à d'éventuels exploits sexuels pour valoriser l'infraction à la consigne de rester à bord. Il glisse rapidement, de même, sur ses conquêtes lorsque, jeune docker revenu à la vie civile, il fréquentait les bals après de dures journées de travail et rentrait tard « presque jamais seul. Question de tempérament, j'avais à peine 23 ans »³¹. Il n'est pas sûr, du reste, que les lecteurs aient souhaité lire autre chose. La réception d'une déclaration d'amour « le plus violent » produit un « effet terrible » sur le jeune Jacques Etienne Bédé qui, déjà déniaisé, avoue ne pas avoir été préparé à lire des choses semblables³².

Une partie de l'élite ouvrière a tôt fait d'instituer en code moral l'ascétisme qui la distingue. Du bronzier parisien Henri Tolain au colporteur anglais James Burn, les mêmes sentences blâment les romans de divertissement ou à sensation, « poisons »³³ qui accaparent le temps mesuré des travailleurs³⁴. Humiliés par la défaite de 1834, les canuts lyonnais bannissent les « indécentes » comme moyen de « forcer ceux qui nous méprisent à nous estimer »³⁵. Sur cette ligne, *L'Atelier* s'attaque aux goguettes et à l'obscénité des chansons de rues³⁶. Proudhon, par ailleurs partisan des plus lourdes peines contre les homosexuels, exécère la pornographie, étiquette accolée à nombre d'écrits. Dans son esprit, la justice sociale régénérera les hommes qu'elle rendra « industriels, artistes et chastes »³⁷. Chrétiens ou non, les plus stricts des autodidactes font, eux aussi, de la continence l'indice d'une âme forte³⁸.

Face à la concurrence de la presse commerciale, les journaux ouvriers de la Belle Epoque ne peuvent ignorer les faits divers dont est friand leur lectorat potentiel. Si les hebdomadaires résistent à la pression, les quotidiens y cèdent, mais s'évertuent à dresser des

³⁰ Marck Charles, *Sur les routes que j'ai parcourues*, manuscrit dactylographié conservé au Musée social, p. 6.

³¹ *Ibid.*, p. 22.

³² Bédé Jacques-Etienne, *Un ouvrier...*, *op. cit.*, p. 129-130.

³³ Tolain Henri, *La Tribune ouvrière* du 18 juin 1865.

³⁴ Lyons Martyn, « La culture littéraire des travailleurs. Autobiographies ouvrières dans l'Europe du XIXe siècle », *Annales HSS*, n° 4-5, juillet-octobre 2001, p. 935-936.

³⁵ Villermé Louis-René, *Tableau...*, *op. cit.*, p. 319.

³⁶ Cuvillier Armand, *Un journal d'ouvriers. « L'Atelier » (1840-1850)*, Paris, Alcan, 1914, p. 83.

³⁷ Cité par Devance Louis, « Femmes, famille, travail et morale sexuelle dans l'idéologie de 1848 », *Romantisme*, n° 13-14, 1976, p. 96.

³⁸ Corbin Alain, *L'Harmonie des plaisirs. Les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie*, Paris, Perrin, 2008, p. 118.

limites. *La Bataille syndicaliste* promet cependant que sa rubrique, « cinéma fidèle » des faits en question, ne sera ni l'« auxiliaire de la police » ni le « réceptacle de vilenies odieuses et méprisantes »³⁹. Si les militants se détournent du graveleux, du croustillant ou du spectaculaire, leurs ennuis physiologiques justifient l'acceptation de réclames vantant les vertus d'élixirs ou d'instruments censés réduire « l'atonie » et « les affections qui ont pour cause un déficit de force ou de circulation », voire, plus explicitement, réparer le « relâchement des organes sexuels »⁴⁰.

La dénonciation de la « débauche » fantasmée de la bourgeoisie insiste sur les dangers qu'elle représente, notamment à travers la prostitution, pour les enfants et les femmes de la classe ouvrière. L'accusation englobe certaines institutions. Les syndicalistes révolutionnaires du début du XX^e siècle attaquent précisément l'armée, « école du vice et du crime », « de la brutalité et de la bassesse », qui, loin de préparer les jeunes à devenir des hommes leur inculquerait « la lâcheté morale, l'habitude de se soumettre et de trembler »⁴¹. Ils s'indignent encore de l'immoralité des bagnes militaires, attentatoire à la dignité masculine, « lieux innommables, où l'on entretient la pédérastie et tous les vices »⁴².

La droiture recommandée n'est pas systématiquement synonyme d'austérité. Plusieurs auteurs et militants plaident la nécessité des plaisirs de la vie. A la suite de Fourier, *L'Echo de la Fabrique* envisage l'avènement d'une « nouvelle morale » qui se substituerait aux « anciennes unions d'individu à individu, froides, rebutantes, à glacer la vie, à pétrifier l'imagination ». Ses rédacteurs ébauchent les contours de futures communautés matrimoniales constituées sur la base déséquilibrée de onze hommes et de dix-sept femmes⁴³. Pragmatique, Charles Marck, emprisonné à Nantes en 1907, entretient une correspondance secrète avec « les âmes sœurs » de la prison toute proche de femmes⁴⁴. « Aucune chose grossière ni pornographique », ajoute-t-il, mais le plaisir simple d'échanger des « histoires agréables » et de furtifs signes de reconnaissance lors des promenades. Ce qui n'exclut pas des préoccupations moins chastes. De nouveau incarcéré en 1909, l'ancien docker retient le plus

³⁹ *La Bataille syndicaliste* du 24 mai 1911.

⁴⁰ *L'Echo de la Fabrique* du 24 mars 1833.

⁴¹ Déclaration d'un militant du syndicat des Terrassiers de la Seine, le 22 septembre 1912.

⁴² Intervention de Bousquet. *Compte rendu du 18^e congrès national corporatif (12^e de la CGT). Le Havre, 16-23 septembre 1912*, Le Havre, Imprimerie de l'Union, sd, p. 186.

⁴³ *L'Echo de la Fabrique* du 31 mars 1833.

⁴⁴ Marck Charles, *Sur les routes...*, *op. cit.*, p. 41-42.

longtemps possible l'attention du gardien chaque fois que son camarade de cellule reçoit la visite de sa jeune compagne⁴⁵.

La discrétion est l'une des conditions de l'intimité. S'agissant des milieux populaires, cette question est encore peu explorée. Perceptible dans les années 1860⁴⁶, l'aspiration à l'intimité souffre longtemps d'un défaut de légitimité qui nuit à sa visibilité. Protectrice, l'emprise des collectifs sur les individus conjugue ses effets à ceux des promiscuités subies. Au sein des immeubles de rapport parisiens du XIX^e siècle, l'étroitesse des appartements et la mauvaise qualité des matériaux font que « la vie, de toutes parts, débordait sur l'extérieur »⁴⁷. Que l'on ne s'y trompe pas, pourtant : n'entre pas qui veut dans les logements particuliers⁴⁸. Si les potins circulent dans les espaces communs des escaliers ou des cours, le code informel de bon voisinage recommande quelques précautions pour une conversation plus intime. Mieux vaut alors tester les bonnes dispositions de la personne que l'on souhaite rencontrer à son domicile par un appel préalable lancé à la cantonade.

Quelle virilité ?

Ambivalence des attributs et des comportements

Admettre le caractère historiquement construit de la virilité implique l'acceptation de la diversité évolutive de ses significations. L'étymologie renvoie aux qualités du héros, aux aptitudes de « l'homme fait » dans la force de l'âge et, par suite, à sa capacité d'engendrer⁴⁹. Peu ou prou, le vocable tend à lier critères physiques – puissance, énergie... - et moraux – courage, sang-froid... - autour de la notion de force, attribut traditionnel majeur de la masculinité. C'est ainsi que l'entend Proudhon, convaincu qu'une « race » « peut se viriliser » par le travail, la philosophie et les institutions⁵⁰.

⁴⁵ *Idid.*, p. 54.

⁴⁶ Corbin Alain, *Les Filles de noce. Misère sexuelle et prostitution aux 19^e et 20^e siècles*, Paris, Aubier, 1978.

⁴⁷ Faure Alain, « Aspects de 'la vie de quartier' dans le Paris populaire de la fin du 19^e siècle », *Recherches contemporaines*, n° 6, 2000-2001, p. 286.

⁴⁸ Perrot Michelle, *Histoire de chambres*, Paris, Seuil, 2009.

⁴⁹ Cf. l'article « viril » in Larousse Pierre, *Grand Dictionnaire universel du 19^e siècle*, t. XV, Paris, 1866-1876, rééd. Genève-Paris, Slatkin, 1982, p. 1106.

⁵⁰ Cité à la notice « virilité » de l'*Encyclopédie universelle du 20^e siècle*, t. 12, Paris, Larousse, 1912, p. 554.

Travailleurs manuels, les ouvriers mobilisent plus que d'autres les ressources communément associées au sexe masculin. « Paradigme de la virilité »⁵¹, les mineurs les réunissent tous : travailleurs de force exposés aux multiples dangers de l'activité souterraine, leur réputation de vigueur inclut le domaine sexuel, ce que semble corroborer une abondante progéniture. Ils ne sauraient être, cependant, l'unique modèle d'une virilité constitutive, en dehors du foisonnement des personnalités individuelles, de l'identité ouvrière dans ses multiples variantes professionnelles. « A l'homme, le bois et les métaux, à la femme la famille et les tissus », résume un délégué ouvrier à son retour de l'Exposition universelle de 1867⁵². Cela posé, l'hétérogénéité de la classe explique les décalages observables dans la hiérarchisation des attributs masculins. Ici, la force, l'énergie, l'endurance prévalent quand il est aussi question, ailleurs, de sang-froid, de patience, d'esprit d'indépendance. Nul clivage intangible, toutefois, dans ces combinaisons que les expériences multiplient au gré des itinéraires. Visiblement satisfait de ses prouesses physiques, mais non moins conscient d'appartenir à la phalange des « plus fiers et plus intelligents », Martin Nadaud illustre la coexistence, chez le même individu, de caractéristiques réputées contradictoires⁵³.

La variété des références aux normes viriles se ressent des caractéristiques de la voie hexagonale vers l'industrialisation, responsable de la porosité des frontières entre les ouvriers et le petit peuple des villes ou des campagnes. Entre fractionnement des cycles de vie, poly-activité et mobilité saisonnière, la condition salariale n'est pas intangible, mais s'accommode souvent de l'alternance des statuts sociaux. Ainsi bornée, voire entrecoupée, l'expérience ouvrière n'imprime pas moins sa marque, surtout quand, commencée au sortir de l'enfance pour s'interrompre aux alentours de la trentaine, elle se confond avec les années décisives d'entrée dans « l'âge viril ».

N'y a-t-il, enfin, quelques artifices, sinon inconséquence, à vouloir cerner, parmi des travailleurs occupés à des tâches d'exécution et en position de subordination, les manifestations d'une virilité indissociable des phénomènes de domination ? L'absence de référence virile absolue et uniforme réduit la portée de l'objection, elle autorise cependant de

⁵¹ Roynette Odile, « La construction du masculin de la fin du 19^e siècle aux années 1930 » *Vingtième siècle*, n° 75, juillet-septembre 2002, p. 91.

⁵² Cité par Perrot Michelle, « L'éloge de la ménagère dans le discours des ouvriers français au 19^e siècle », *Romantisme*, n° 13-14, 1976, p. 105.

⁵³ Nadaud Martin, *Mémoires de Léonard, ouvrier garçon maçon*, (édition établie par Agulhon Maurice), Paris, Ed. Lucien Souny, 1998.

pousser plus avant l'approche de ses usages et enjeux proprement ouvriers.

Usages et enjeux

Discriminant invoqué au détriment « de celles et de ceux qui ne sont pas, et ne peuvent pas être, virils »⁵⁴, la virilité ne structure pas seulement les rapports de genres, mais participe aussi à la construction des relations entre hommes. Les règlements s'en mêlent qui interdisent l'exhibition des attributs pileux ordinaires de la superbe masculine tels que la barbe et la moustache aux hommes affectés au service de maîtres – domestiques - ou de clients – garçons de café⁵⁵. A défaut, les préjugés entretiennent le doute sur l'identité sexuelle e des membres de professions mal famées. Les chiffonniers seraient ainsi « dépourvus de prévoyance, autant que d'énergie, et plongés dans une espèce de torpeur qui leur ôte jusqu'à l'ombre du caractère viril »⁵⁶. La prégnance du modèle viril influence le comportement des ouvrières, à l'exemple des rudes blanchisseuses stéphanoises célèbres pour leur « vigueur verbale » et qui, à la mi-carême, s'habillent en homme, boivent sec et saucissonnent⁵⁷.

Sur les chantiers et, parfois, dans les ateliers, l'aptitude au commandement est souvent affaire de gabarit et d'organe vocal. C'est la norme sur les quais où les contremaîtres en charge du recrutement et de la direction d'équipes riches en fortes têtes et gros bras allient « main de fer » et capacité au coup de gueule. Quelques-uns joignent les gestes aux cris. Le clientélisme s'en mêle avec ses actes d'allégeance, ses cadeaux et autres « services » rendus par les « bijoux » favoris des « chefs »⁵⁸.

Hors de toute hiérarchie officielle, les mineurs affichent leur fierté d'« hommes à bras » et méprisent les salariés aux « mains blanches », suspects de fainéantise et de lâcheté⁵⁹. A Torteron (Cher), « l'orgueilleux fondeur [...] considère comme bien peu les commis et

⁵⁴ Welzer-Lang Daniel, *Les Hommes et le masculin*, Paris, Payot, 2008 (2003), p. 257.

⁵⁵ Mihaely Gil, « Un poil de différence. Masculinité dans le monde du travail (années 1870-1900) » in Revenin Régis (dir.), *Hommes et masculinités...*, op. cit., p. 128-145.

⁵⁶ Frégier H. A., *Des classes dangereuses...*, op. cit., p. 192-193.

⁵⁷ Burdy Jean-Pierre, Dubesset Marie, Zancarini-Fournel Michelle, « Rôles, travaux et métiers de femmes dans une ville industrielle : Saint-Étienne 1900-1950 », *Le Mouvement social*, n° 140, juillet-septembre 1987, p. 36-37.

⁵⁸ Pigenet Michel, « Identité professionnelle et masculinité. Une approche historique des rapports sociaux sexués dans les ports français aux XIX^e et XX^e siècles », *Le Mouvement social*, n° 198, janvier-février 2002, p. 66. .

⁵⁹ Chatelard Claude, *Crime et criminalité dans l'arrondissement de Saint-Etienne au 19^e siècle*, Saint-Etienne, Centre d'Etudes foréziennes, 1981, p. 174.

autres plunitifs de la régie », mais exerce bel et bien « une véritable suprématie » sur l'ensemble des ouvriers⁶⁰. Les capacités individuelles ne sont pas seules en cause. La puissance des machines rejaillit sur leurs conducteurs. L'élitisme des mécaniciens du chemin de fer, « figure virile » de l'ère industrielle⁶¹, se nourrit aussi de ce rayonnement.

En dépit de la réalité des imbrications sociales, familiales et résidentielles, chaque localité établit son échelle de masculinité professionnelle. A Saint-Étienne, les stéréotypes opposent la virilité intempestive, la prodigalité et la sociabilité démonstrative des mineurs à la parcimonie, à la réserve, à la minutie et au goût des passementiers, ouvriers « d'intérieur »⁶². A Carmaux, où les mineurs occupent en compagnie des verriers le devant de la scène sociale, la rudesse des premiers tranche sur la « délicatesse » prêtée aux seconds⁶³. Même dualité à Vierzon au profit, cette fois, des forgerons réputés sobres, économes, attachés aux valeurs familiales et soumis aux autorités, à l'inverse des porcelainiers tenus pour dépensiers, portés sur la bouteille et frondeurs⁶⁴.

Facteur de hiérarchisation plus ou moins calquée sur celle des responsabilités et des compétences, les références viriles contribuent également à contourner, compenser ou contester les rapports de domination. Le fait est flagrant toutes les fois que l'on met en cause la masculinité de l'adversaire supposé trop maniéré. « C'est-y toi, vicomte, qui défendra la propriété sur les champs de grève ? », interroge dans *La Voix du Peuple*, un conscrit hilare au large torse planté devant un jeune homme malingre à monocle⁶⁵. Le doute cède à l'insulte face aux « jaunes » traités de « capons », d'« émasculés », d'« enculés », de « lâches », de « fainéants ». Prononcée par des femmes ou des enfants, l'injure est plus cinglante, surtout quand elle s'accompagne de crachats, « suprême insulte »⁶⁶. Sans aller jusqu'aux voies de fait, toujours possibles, les menaces d'attenter à la virilité fusent vite : « s'il y en a un qui va travailler, je me charge de lui couper les couilles », avertit un gréviste de Carmaux⁶⁷.

⁶⁰ Jolant E., *Usine de Tarteron. Histoire de la métallurgie en Berry*, Bourges, sd, p. 121-128.

⁶¹ Burdy Jean-Pierre, Dubesset Marie, Zancarini-Fournel Michelle, « Rôles, travaux et métiers... », art. cit., p. 31.

⁶² *Ibid.* p. 44.

⁶³ Selon Léon de Seilhac cité par Scott Joan Wallach, *Les Verriers de Carmaux. Histoire de la naissance d'un syndicalisme*, Paris, Flammarion, 1982, p. 36.

⁶⁴ Pigenet Michel, *Les Ouvriers du Cher (fin XVIII^e siècle-1914). Travail, espace et conscience sociale*, Montreuil, ICGTHS, 1990, p. 77-115.

⁶⁵ *La Voix du Peuple* du 18 février 1912.

⁶⁶ *Le Travailleur de la Terre* d'octobre 1907.

⁶⁷ Scott Joan Walach, *Les Verriers de Carmaux...*, op. cit., p. 117.

Bien des adjectifs ou expressions valorisantes tournent autour de la force. C'est à elle que renvoie l'adjectif « gros », davantage synonyme de grand que d'obèse, en usage pour désigner les forgerons expérimentés que les sublimes parisiens⁶⁸ nomment « grosses culottes », qualificatif dont le réalisme vestimentaire suggère la taille non moins respectable de ce que les pantalons dissimulent. Quand il n'évoque pas l'hérédité, la référence au « sang » qui coule dans les veines signale l'énergie, laquelle recoupe une autre vertu masculine, le courage qu'incarne le cœur. Encore, celui-ci doit-il s'employer à bon escient. Apprécié pour le cœur qu'il met à l'ouvrage et son souci de satisfaire aux exigences de son employeur, « l'ouvrier vrai », cher à Denis Poulot, irrite ses compagnons qui le traitent de « peloteur ». Au regard du code de conduite des sublimes, les qualités ne valent que dans la stricte mesure où elles confortent l'autonomie ouvrière.

En phase d'implantation, les militants composent avec les valeurs viriles à l'honneur dans certaines professions. « Dignité » et « virilité » sont les *leitmotive* des discours de Ben Tillet⁶⁹, l'infatigable dirigeant des rudes dockers britanniques. « Frustes, ignorants, alcooliques », leurs homologues français bénéficient de la bienveillance d'Yvetot, admiratif devant leur aptitude à « revendiquer par la sainte et féconde violence »⁷⁰. Rejeté par les « durs » qui l'estiment « trop jeune, trop menu, d'apparence trop chétive » et lui mettent « le poing sous le nez » pour l'obliger à se taire, le fondateur du syndicat des égoutiers parisiens ne commencera à se faire entendre qu'après avoir prouvé « qu'un petit homme peut avoir de forts biceps »⁷¹.

⁶⁸ Dans les Paris des années 1860-1870, les sublimes étaient des ouvriers dont le haut niveau de qualification n'avait d'égal que l'esprit d'indépendance à l'égard des employeurs et des normes dominantes. A la tête d'une entreprise de mécanique et notable républicain, Denis Poulot a dressé le tableau pittoresque de ces travailleurs dont il déplorait la mentalité dans un ouvrage connu d'Emile Zola qui s'en inspira au moment d'écrire *L'Assommoir*. Cf. Poulot Denis, *Le Sublime ou le travailleur comme il est en 1870, et ce qu'il peut être*, Paris, Maspero, rééd. 1980.

⁶⁹ Ben Tillet (1860-1943), ouvrier dans les entrepôts de thé du port de Londres, fut l'un des dirigeants, aux côtés de Tom Mann et de John Burns, de la grande grève victorieuse de 1889 des milliers de dockers de la capitale anglaise. Membre fondateur, en 1910, de la Fédération nationale des travailleurs des transports, il contribua à la fusion qui donna naissance, en 1922, au TGWU (Syndicat général des travailleurs des transports), la plus puissante organisation syndicale britannique. Socialiste, favorable à la grève générale en cas de conflit international, il soutint néanmoins l'effort de guerre et fut élu député en 1917. Il siégea à la Chambre des Communes de 1917 à 1924, puis de 1929 à 1931. Cf. Schneer Jonhatan, *Ben Tillet : Portrait of a Labor Leader*, Croom Helm, 1982.

⁷⁰ *La Bataille syndicaliste* du 23 juillet 1911.

⁷¹ Bonneff Léon et Maurice, *La Vie tragique des travailleurs*, Paris, EDI, 1984 (1908), p. 159.

Les militants font néanmoins le tri entre l'ardeur combative, magnifiée, et les manifestations d'une virilité licencieuse. Pelloutier fustige les livres et les spectacles qui mettent « le feu à la cervelle et au ventre »⁷². « Notre indignation, explique-t-il, n'a pas pour cause les blessures faites à la pudeur, la pudeur étant à notre sens l'obscénité même », mais la crainte que « poussé toujours au rut, le peuple [...] dupe de la duplicité des classes dirigeantes, [...] en vienne à se croire satisfait des maigres délices dispensés à son viril appétit ». Adeptes de la « chasse aux renards » comme de l'usage de la « chaussette à clous » et de la « machine à bosseler », les syndicalistes du bâtiment parisien ont d'autres ambitions pour leurs camarades. « Nous voulons faire des hommes forts », « des hommes qui réfléchissent », précisent-ils⁷³. Confiants dans l'éducation, notamment celle dispensée par leurs organisations, les syndicalistes adhèrent aux thèses hygiénistes. Consternés par les malformations dont souffrent tant de jeunes travailleurs, Léon Jouhaux place ses espoirs dans le sport qui « corrigera ces déviations » et aidera à la formation « d'hommes solides » dont « le syndicat a besoin »⁷⁴.

Assez réalistes pour deviner que dans la société qu'ils appellent de leurs vœux, il y aura toujours des forts et des faibles, des actifs et des nonchalants, les militants imaginent que « les uns et les autres devront s'entraider, et ce sera la véritable harmonie »⁷⁵. Sur la voie de la régénération morale, des dockers renouent avec la rigueur des corporations d'antan et se risquent à l'éloge de la tempérance au nom de la dignité et contre la néfaste influence des contremaîtres-mastroquets.

Plus en phase avec l'*ethos* de la classe, l'élite idéal que décrivent les professions de foi des partis ouvriers allie énergie, honnêteté, générosité et dévouement⁷⁶. Si l'indulgence est rare envers les « noceurs » dont le mode de vie dément la simplicité et le désintéret attendus, les bons vivants sont regardés avec sympathie. « Qui n'aime ni le vin ni les femmes ni la chanson ne sera qu'un idiot toute sa vie durant », déclare Edouard Vaillant sans craindre d'être démenti par ses auditeurs belleillois⁷⁷. Des décennies plus tôt, *L'Echo de la Fabrique*

⁷² Pelloutier Fernand, « L'œuvre des Bourses du travail », *Revue politique et parlementaire*, 10 juin 1899.

⁷³ Tract du Comité d'action des syndicats du Bâtiment, le 1^{er} mai 1906.

⁷⁴ *La Bataille syndicaliste* du 9 février 1913.

⁷⁵ Selon la Fédération des syndicats du Havre, *La Voix du Peuple* du 9 novembre 1902.

⁷⁶ Offerlé Michel, « Illégitimité et légitimation du personnel politique en France avant 1914 », *Annales ESC*, n° 4, juillet-août 1984.

⁷⁷ Howorth Jolyon, *Edouard Vaillant: la création de l'unité socialiste en France. La politique de l'action totale*, Paris, EDI-Syros, 1982, p. 134.

esquissait déjà, à travers l'hommage rendu aux qualités d'un jeune travailleur décédé au lendemain des combats de novembre 1831, un nouveau modèle de virilité où le courage irait de pair avec une « société agréable », un « caractère doux et paisible », des « manières franches »⁷⁸. Mais l'élitisme perce sous l'abnégation. Instruits par l'expérience, des militants confient leur certitude que seule une « phalange d'exception » est à même de mener sans faiblir le combat pour la défense des travailleurs et l'avènement d'une société « d'hommes libres et dignes »⁷⁹.

Sévères à l'égard du « manque d'énergie », de la « veulerie » ou de « l'avachissement », la plupart persistent néanmoins à déceler dans les « faiblesses » du plus grand nombre la conséquence d'une exploitation qu'ils accusent de déshumaniser ses victimes, dépossédées, entre autres, de leur identité virile. Le surmenage consécutif aux heures supplémentaires crée des « peuples abâtardis mûrs pour l'esclavage et non pour l'émancipation », avertit Léon Jouhaux⁸⁰. « L'ignorance, la bestialité, la brutalité font prime sur le marché du travail, [où elles] sont encouragées afin de maintenir les travailleurs dans la dépendance et la servitude », explique, pour sa part, Alphonse Merrheim dans une invite à se pencher sur les réalités des chantiers et des ateliers⁸¹.

La virilité au travail

Les corps à l'épreuve

Souvenirs des premiers jours de travail ou descriptions de visiteurs, les témoignages se rejoignent pour dire le choc ressenti au contact de l'usine. Les bruits, les odeurs, la chaleur saturent les sens. Dans les mines, tout commence dès la fermeture de la cage avant la vertigineuse « descente aux enfers »⁸². Au fond, les ouvriers affrontent la roche en quête de veines de houille dont l'épaisseur n'atteint pas toujours 60 centimètres. Il faut alors manier le pic assis, à genoux, voire allongé, exposé aux dangers permanents de l'éboulement, de la chute, de l'asphyxie, du coup de poussier ou de grisou. Sous des températures qui, à 300 mètres de profondeur dépassent 30 degrés, la nudité quasi intégrale n'est pas rare quand elle

⁷⁸ *L'Echo de la Fabrique* du 1^{er} janvier 1832.

⁷⁹ Hervier Pierre, *Quarante ans de vie militante. Recueil d'écrits*, Bourges, L'Emancipateur du Cher, 1937.

⁸⁰ *La Bataille syndicaliste* du 16 juin 1912.

⁸¹ Merrheim Alphonse, préface à *La Métallurgie*, 1913.

⁸² Cooper-Richet Diana, *Le Peuple de la nuit. Mines et mineurs en France, 19^e-20^e siècles*, Paris, Perrin, 2002.

reste exceptionnelle partout ailleurs⁸³. La prévention des risques de brûlures l'interdit aux forgerons munis de tablier, de chapeaux à longue visièrre et de sabots. La chaleur amène cependant à découvrir des portions de corps généralement cachées. Face au foyer où il agite son ringard, le puddleur s'active ainsi la « chemise défaite, à peine vêtue », « haletant, couvert de sueur »⁸⁴. Au cœur de l'été, les chauffeurs des fours de porcelaine ôtent leur pantalon pour ne garder que leur « braye », sorte de barboteuse formée par la ceinture de flanelle passée entre les jambes et enroulée autour de la taille⁸⁵. Là, comme dans les halles des verreries, des cris et des chansons, « licenciée »⁸⁶ ou politiques, libèrent de temps à autre la tension accumulée par des organismes au seuil de l'insupportable.

Ces situations extrêmes ne sont pas les seules où « l'agressivité à l'égard du corps est une condition de travail »⁸⁷. Le corps, principal capital ouvrier, ne cesse d'être travaillé tout au long de la vie professionnelle. Pour une part, le processus participe à la construction de l'identité sociale, virilité comprise. Dans les années 1860, le visiteur de la Manufacture de Saint-Gobain, admiratif devant l'aisance des ouvriers « au milieu de la fournaise », parle d'un « courage qui ne le cède en rien aux bravoures militaires les plus célèbres »⁸⁸. Le « déploiement non inhibé des forces »⁸⁹ est, certes, au principe du salaire aux pièces, mais le mode de rémunération n'explique pas tout. Entrent également en ligne de compte, l'esprit de compétition, de bravade, l'idée de performance, toutes choses lourdes de connotations sexuelles plus ou moins explicites. Martin Nadaud s'en fait l'écho dans ses mémoires quand il raconte l'exploit d'un mur monté en une nuit⁹⁰. Les hiérarchies professionnelles et morales internes aux équipes s'ajustent au gré de défis que se lancent les hommes et dont l'apparence de jeu touche au cœur de « cogito viril : je m'expose, donc je suis »⁹¹. La satisfaction procurée

⁸³ Péroni Michel, Roux Jacques, « La validité documentaire de la photographie. Le travail au fond de la mine » in Gêrôme Noëlle (dir.), *Archives sensibles ; images et objets du monde industriel et ouvrier*, Cachan, Ed. de l'ENS-Cachan, 1995, p. 38-57.

⁸⁴ Reybaud Louis, *Le Fer et la Houille*, Paris, 1874, p. 18-22.

⁸⁵ Zanoto Jacques, « Simon Parvery... », art. cit., p. 139.

⁸⁶ Pelletier Pierre, *Les Ouvriers dans le Lyonnais et le Forez*, Paris, 1897, p. 145.

⁸⁷ Moriceau Caroline, *Les Douleurs de l'industrie. L'hygiénisme industriel en France, 1840-1914*, thèse d'histoire, EHESS, 2002, p. 441.

⁸⁸ Turgan Julien, *Les Grandes Usines. Etudes industrielles en France et à l'étranger*, t. 3, Paris, Michel Frères, 1863, p. 34.

⁸⁹ Schwartz Olivier, *Le Monde privé des ouvriers*, Paris, PUF, 1990, p. 294.

⁹⁰ Nadaud Martin, *Mémoires...*, op. cit.

⁹¹ Finkelkraut Alain, « La nostalgie de l'épreuve », *Le Genre humain*, n° 10, 1993, p. 59.

par la mise en œuvre du savoir-faire, l'articulation efficace du collectif où chacun apporte sa pierre, la matérialité des résultats est proportionnelle aux difficultés surmontées. Parfois techniques, ces dernières ont aussi à voir avec les risques encourus. Force est de constater la persévérance des ouvriers qui, dûment avertis des dangers de leur profession – toxicité des produits manipulés, atmosphère viciée, fréquence des accidents, etc. - continuent de l'exercer jour après jour⁹². Sans nier la part de fatalisme inhérente à une condition où l'on apprend très tôt à faire de nécessité vertu, la résignation est encore affaire de fidélité aux valeurs de métiers fiers de leur rapport à l'adversité.

D'autres artifices contribuent à rendre acceptable la pénibilité du travail, quitte à en élever la dangerosité. En 1840, Villermé s'alarme de ce que les ouvriers des fours ou des fourneaux, par ailleurs soumis à de durs efforts musculaires, cherchent dans l'alcool une réponse à leur soif et un stimulant contre la fatigue⁹³. Trinquer avec les compagnons favorise, en outre, l'intégration au groupe. Chaque promotion ou étape passe par ce rituel, tandis que les dockers non embauchés occupent les heures passées à attendre la prochaine vacation, de préférence dans les débits de boissons, souvent tenus par des contremaîtres, où se constituent les équipes et se règlent les salaires.

Si l'alcoolisme l'accélère, l'usure des corps ouvriers trouve ses causes premières dans les conditions de vie et de travail. Villermé note comment, chez les manœuvres des manufactures textiles, « la continuité de toutes les privations, l'insalubrité de leur nouveau métier, la durée trop longue de la journée de travail, altèrent leur santé : leur teint se flétrit, ils maigrissent et perdent leur force »⁹⁴. Plus direct, le *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* signale les effets de l'épuisement physique et moral sur la diminution des facultés sexuelles⁹⁵. Aussi fondamentales que soient l'enfance et l'adolescence dans la construction de la virilité⁹⁶, le processus à l'œuvre ne s'interrompt pas une fois entré dans l'âge adulte. A l'instar de toute identité, celle-ci ne vaut toutefois que pour autant qu'elle est entretenue, éprouvée et reconnue. Passé le cap de la quarantaine, l'évolution physiologique naturelle s'accélère sous les effets cumulés d'une longue pratique d'activités pénibles sous statut

⁹² Cottureau Alain, « Usure au travail, destins masculins et destins féminins dans les cultures ouvrières, en France, au 19^e siècle », *Le Mouvement social*, n° 124, juillet-septembre 1983, p. 95.

⁹³ Villermé Louis-René, *Tableau...*, *op. cit.*, p. 387.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 103.

⁹⁵ Larousse Pierre, *Grand Dictionnaire universel...*, *op. cit.*, t. XV, p. 1106.

⁹⁶ Sohn Anne-Marie, « Sois un homme ! » *La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2009.

subordonné et de conventions au point de menacer, sinon déconstruire, les postures et attributs virils des travailleurs.

L'évidence de l'usure ne souffre pas de contestation dans les mines. En 1848, les délégués de Saint-Étienne et de Rive-de-Gier décrivent leurs camarades, « si vite épuisés et qui étant encore bien jeunes [...] deviennent incapables de travailler » et sont « invalides à 35 ans ou 40 ans au plus »⁹⁷. En 1883, un militant du bassin observe que si les compagnies estiment qu'à 40 ans « l'ouvrier est le plus vigoureux », l'expérience acquise n'empêche pas qu'à cet âge le mineur soit « déjà beaucoup affaibli ». De fait, à l'orée de la cinquantaine, la plupart des hommes, perclus de rhumatismes, infirmes et mutilés, les poumons minéralisés, sont extraits du fond pour effectuer des tâches moins pénibles, mais peu rémunératrices.

D'autres branches et professions présentent des situations comparables. Peu de puddleurs restent en fonction plus de quinze ans. Moins spectaculaire, l'épuisement des porcelainiers est tout aussi inéluctable sous l'action des particules minérales qui, inhalées année après année, conduisent à la silicose. Dès 40-45 ans, confie en 1884 un ouvrier, « nous sommes généralement asthmatiques »⁹⁸. La liste est longue des maux, plus ou moins identifiés, qui menacent les ouvriers de métiers plus ordinaires, en relation avec l'humidité des locaux – tanneurs, blanchisseurs –, l'atmosphère poussiéreuse – matelassiers –, la position courbée – tailleurs, cordonniers...

L'usure est d'autant plus précoce que la mise au travail l'a été. Les statistiques du recrutement militaire ne laissent pas de doute sur l'état physique des ouvriers réformés dans une proportion nettement supérieure à la moyenne. Le risque d'un « dépérissement de la race humaine »⁹⁹ est l'une des révélations majeures des enquêtes de la première moitié du siècle, à l'origine de lois protectrices des enfants. Protection très partielle au regard de l'inconsistance des contrôles dont témoigne le persistant « défaut de taille » des conscrits passés par les manufactures dans les années 1870 et 1880. Dans ces conditions, la formation des jeunes procède, pour beaucoup, du dressage et de l'endurcissement.

Incorporations : la fabrication des ouvriers

⁹⁷ Cité par Treppe Rolande, « Travail à la mine et vieillissement des mineurs au 19^e siècle », *Le Mouvement social*, n° 124, juillet-septembre 1983, p. 131-132.

⁹⁸ Réponse d'un porcelainier de Mehun-sur-Yèvre (Cher). Enquête parlementaire de 1884. Archives nationales (AN), C 3340.

⁹⁹ Buret Eugène, *De la misère...*, *op. cit.*, p. 350.

Les termes qui, d'un métier à l'autre, désignent les apprentis et les jeunes ouvriers – « gamin », « goujat », « galibot » -, mêlent les idées de polissonnerie et de mauvaise éducation propres à justifier leur subordination aux adultes. Pour ne rien dire de l'explicite « valet », d'autres frôlent le mépris. Les chiffonniers traitent ainsi de « nègres » les enfants qui, dès 8-10 ans, les assistent¹⁰⁰. Chez les charpentiers, il est question de « chiens », de « renards », voire de « lapins », vocable également à l'honneur dans les lycées pour désigner les jeunes élèves soumis aux exigences sexuelles des plus grands¹⁰¹.

En principe, la socialisation des futurs ouvriers débute à l'école, sinon dans les rares asiles ouverts aux petits enfants. La tradition du patronage en vigueur dans les isolats usiniers amène les employeurs à subvenir à l'entretien de classes. Les rapports d'inspection des années 1840 et 1850 dissipent toute illusion quant aux résultats de l'enseignement dispensé dans les écoles berrichonnes. A Foëcy, les élèves, « presque tous employés à la manufacture [de porcelaine, sont] presque toujours bruyants, dissipés, ayant dans les ouvriers de forts mauvais exemples à suivre... »¹⁰². La plupart des écoles créées dans les usines métallurgiques souffrent des mêmes problèmes. D'un « naturel grossier », les enfants de Patinges-Torteron ont la rudesse des « travaux dangereux auxquels ils sont incessamment exposés »¹⁰³.

Dès ce moment, l'essentiel du triple apprentissage combiné du métier, du statut social et de l'identité virile, se joue hors des salles de classe¹⁰⁴. La coutume conseille d'enclencher au plus tôt le processus. « Un début à 10 ans est déjà trop tardif », argumente un maître verrier¹⁰⁵. Résigné ou cynique, un inspecteur du travail note qu'il convient d'« accoutumer » très tôt les enfants « car la souffrance du verre dévorera infailliblement ceux qui n'y sont pas habitués de bonne heure »¹⁰⁶. L'accoutumance suit un rythme qui doit plus aux normes collectives, si besoin certifiées par le syndicat¹⁰⁷, qu'aux aptitudes individuelles. Ici, les parents, au premier chef les pères, mais parfois les oncles ou les frères aînés, exercent leurs

¹⁰⁰ Faure Alain, « Classe malpropre, classe dangereuse ? Quelques remarques à propos des chiffonniers parisiens au 19^e siècle et de leurs cités », *Recherches*, n° 29, décembre 1977, p. 85.

¹⁰¹ Sohn Anne-Marie, « *Sois un homme !* »..., *op. cit.*, p. 155 et 383.

¹⁰² Rapport de l'Inspecteur primaire pour 1842-1843. Archives départementales du Cher (AdC), 1 T 90.

¹⁰³ Rapport de l'Inspecteur primaire pour 1853. AdC, 1 T 94.

¹⁰⁴ Perrot Michelle, « La jeunesse ouvrière de l'atelier à l'usine » in Levi Giovanni, Schmitt J.-C. (dir.), *Histoire des jeunes en Occident*, t. 2, *L'époque contemporaine*, Paris, Seuil, 1996, p. 106 et sq.

¹⁰⁵ Rapport de M. Gérard. AN, F22 505.

¹⁰⁶ Rapport de M. Campredon. AN, F22 505.

¹⁰⁷ A Carmaux, le syndicat dominé par les souffleurs sanctionne tout « grand garçon » surpris à souffler une bouteille. Scott Joan Walach, *Les Verriers...*, *op. cit.*, p. 76.

prérogatives. Dans les usines métallurgiques du début du XIX^e siècle, les jeunes se familiarisent avec la chaleur des fours, la pénibilité et les risques : de 12 à 14 ans comme chargeurs de fourneaux ou petits valets de forge, puis, à partir de 14 ans, en qualité de sous-fondeurs ou valets de forge. Chez les verriers, le vocabulaire des compétences et des hiérarchies ouvrières – « gamin » ou « petit garçon », puis « grand garçon » - intègre les critères d'âge. Réduits, à 9-10 ans, aux tâches périphériques les plus simples, les jeunes ne sont pas autorisés à toucher aux cannes avant 12-13 ans. Encore s'agit-il de les nettoyer ou de les chauffer. A l'occasion, ils s'exercent à façonner le verre sous l'œil du souffleur qui les embauche, les rémunère, voire les renvoie. Qu'on ne s'y trompe pas, avec 40 % d'enfants en 1887, les verreries sont aussi des hauts lieux de l'exploitation juvénile. Une décennie plus tard, beaucoup ont encore moins de 13 ans, parfois à peine 8 ans. Divers scandales ont révélé les activités de sinistres réseaux de « padrones » spécialisés dans le trafic de jeunes garçons venus d'Italie afin d'être loués dans les verreries hexagonales. Ces filières alimentent le « marché clandestin du travail enfantin » auquel contribuent maintes œuvres et institutions d'assistance¹⁰⁸.

Chaque étape vers l'autonomie professionnelle et masculine est saluée comme il se doit. A cheval sur le respect des principes et des rites, les compagnons initient les aspirants au moyen de séances ponctuées de serments, sévices et banquets. Les charpentiers sont connus pour leur brutalité¹⁰⁹. Sous la violence, la sexualité affleure. Dans la marine, le « baptême du mousse » l'entraîne à boire, tandis que les anciens lui offrent du tabac, puis le dénudent, le « briquent » et le « salent » à l'aide de poignées de terre frottées contre le sexe, manipulation assez douloureuse pour provoquer des évanouissements¹¹⁰. La procédure est plus douce chez les ardoisiers angevins dont une longue série de cérémonies marque les différents paliers dans l'acquisition du savoir-faire professionnel et l'apparition des attributs masculins - première barbe... Pour chacune, l'apprenti est présenté, les jambes couvertes de morceaux de feutre, devant les ouvriers qui, rassemblés dans une carrière, boivent le vin blanc pour partie à la charge du patron¹¹¹.

« Nous ne sommes pas les éducateurs de nos enfants qui, bien souvent, presque toujours, ne sont que les jouets de nos caprices ou de nos habitudes de mauvaise humeur »,

¹⁰⁸ Cottureau Alain, *La Vie des enfants ouvriers au 19e siècle*, Paris, Autrement, 1977.

¹⁰⁹ Sewell William H., *Gens de métier et révolutions. Le langage du travail de l'Ancien Régime à 1848*, Paris, Aubier, 1983, p. 80-81, 83.

¹¹⁰ Sohn Anne-Marie, « *Sois un homme !* »..., *op. cit.*, p. 164.

¹¹¹ Turgan Julien, *Les Grandes Usines...*, *op. cit.*, t. 6, 1866, p. 144.

grince *L'Echo de la Fabrique* en 1833¹¹². Peu d'ouvriers sont prêts, alors, à raisonner en ces termes. Ils sont nombreux, en revanche, à considérer leur savoir-faire comme un bien de famille. « Autrefois, explique un verrier à la veille de la Grande Guerre, nous dressions nos enfants au métier, c'était un patrimoine »¹¹³. Quelques années auparavant, un maître verrier relevait la détermination des souffleurs à refuser « d'enseigner leur art à d'autres qu'à leurs enfants »¹¹⁴. Condition d'une transmission sans réserve, la proximité familiale n'entraîne aucune indulgence.

En matière de pédagogie professionnelle, la rudesse est d'autant plus la norme qu'elle s'accorde à l'idéal d'une virilité rugueuse. Le fait ne préjuge pas de l'amour que les pères éprouvent envers leurs enfants¹¹⁵. Il en serait plutôt la preuve dans un milieu où « avoir un bon métier » est la plus précieuse des garanties contre la précarité. Affaire d'âge et de contexte, la tendresse n'est pas de mise à l'atelier. L'avenir du jeune se joue sur l'efficacité de son dressage, terme approprié pour traduire le double apprentissage, rien moins que naturel, des dures contraintes de la profession et du statut social, condition préalable à toute velléité ultérieure d'autonomie. Dans cette perspective, toutes les situations sont possibles. L'usage du nerf de bœuf serait courant dans les ateliers textiles normands des années 1830¹¹⁶. Il est vrai que les instituteurs de la période ne dédaignent pas d'y recourir¹¹⁷ malgré l'interdiction des châtiments corporels décrétée en 1834¹¹⁸. L'extrême rigueur compagnonnique, haines et vertus confondues, se transmet sans douceur. « Ah ! On en voit de cruelles avec les apprentis, surtout quand on n'a pas pour ces derniers beaucoup de barbe au menton », lâche Abel Boyer en connaissance de cause¹¹⁹. A Lyon, l'amélioration du sort des jeunes canuts, jadis « véritables martyrs », ne va pas jusqu'à l'arrêt des gifles et des coups de canette, toujours en

¹¹² *L'Echo de la Fabrique* du 24 juin 1833.

¹¹³ *La Voix des verriers* du 5 mars 1913.

¹¹⁴ Pelletier Pierre, *Les Ouvriers...*, *op. cit.*, p. 231-232.

¹¹⁵ Sohn Anne-Marie, *Chrysalides. Femmes dans la vie privée (19^e-20^e siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 98.

¹¹⁶ Villermé Louis-René, *Tableau...*, *op. cit.*, p. 428.

¹¹⁷ Cf. Perdiguier Agricola, *Mémoire d'un compagnon*, Paris, Club des Libraires, 1964, p. 10.

¹¹⁸ Caron Jean-Claude, *A l'école de la violence. Châtiments et sévices dans l'institution scolaire au 19^e siècle*, Paris, Aubier, 1999, p. 90-91.

¹¹⁹ Boyer Abel, *Le Tour de France d'un compagnon du Devoir*, Paris, Imprimerie du Compagnonnage, 1975, p. 43.

vigueur sous le Second Empire¹²⁰. Dans les verreries, les taches jaunes constatées à la veille de la guerre sur les mains et les bras des « gamins » trahissent les brûlures volontaires infligées, en plus des gifles et des coups de sabot, aux maladroits qui, étourdis ou fatigués, ralentissent la cadence¹²¹.

Avec le temps, toutefois, les comportements les plus brutaux reculent. A compter des années 1880, les milieux ouvriers seraient en bonne place dans l'expression plus fréquente d'une nouvelle sentimentalité familiale¹²². Cependant, il n'en résulte pas un ralliement – même modéré – aux préceptes défendus par l'anarchiste Sébastien Faure, partisan d'une éducation par l'exemple, la douceur et la persuasion¹²³. Telle serait la bonne méthode, explique-t-il, pour former des « consciences droites, des volontés fermes et des cœurs affectueux », voie vers une socialisation inédite qui, non moins soucieuse du développement d'êtres « sains, vigoureux et beaux », dépasserait les vieilles références viriles.

Les débats suscités par l'apprentissage tournent autour d'autres questions. La moindre porte sur son adéquation avec ce qu'il est censé être. De durée variable, il repose sur l'obéissance absolue du jeune envers un maître qui, en contrepartie, s'engage à lui enseigner le métier sans rien lui cacher. La formation ne garantit pas, cependant, l'accès à la qualification visée. A Paris, Douai ou Tourcoing, la majorité des affaires traitées aux prud'hommes dans la seconde moitié du XIX^e siècle ont trait à l'apprentissage¹²⁴.

Les élus ouvriers, républicains ou socialistes, manifestent cependant les plus extrêmes réserves envers les établissements d'éducation professionnelle jugés coupés des réalités techniques et sociales des ateliers, voire hostiles aux « pépinières de Watrin » qu'ils discernent derrière les écoles nationales professionnelles¹²⁵. Parfois favorables à la

¹²⁰ Reybaud Louis, *Etudes sur le régime des manufactures. Condition des ouvriers en soie*, Paris, M. Lévy, 1859, p. 160.

¹²¹ *L'Humanité* du 19 décembre 1912.

¹²² Sohn Anne-Marie, *Chrysalides...*, *op. cit.*, p. 440-441.

¹²³ Kérignard Sophie, *Les femmes, les mal entendues des discours libertaires ? De la fin du 19^e siècle à la Grande Guerre*, thèse d'Histoire, Université Paris 8, 2004, p. 278.

¹²⁴ Sohn Anne-Marie, « *Sois un homme !* »..., *op. cit.*, p. 379.

¹²⁵ *Le Réveil social du Centre* de 27 février 1886. Le journal dénonce ainsi une formation destinée à la formation de futurs responsables d'entreprises, à l'exemple de Jules Watrin, ingénieur et sous-directeur intransigeant des Houillères et Fonderies de l'Aveyron dont la défenestration mortelle, le 26 janvier 1886, à Decazeville, lors d'une manifestation de mineurs en grève, vient de défrayer la chronique. La grève, un temps interrompue, reprendra et durera encore de long mois, suscitant un large mouvement de solidarité. Parmi les dix personnes,

restauration de l'apprentissage traditionnel, ils souhaitent toutefois retarder l'âge d'entrée sur le marché du travail. Partisans d'une familiarisation précoce, à l'école primaire, avec le travail manuel, ils en soulignent la valeur intellectuelle et morale¹²⁶. Dans les faits, les cours professionnels privés, municipaux ou nationaux, profitent d'abord aux garçons. A l'abri, en principe, des mauvais traitements et de l'exploitation, la minorité de ceux qui fréquentent les écoles pratiques d'industrie doit néanmoins s'y soumettre à une sévère discipline participant, elle aussi, du dressage. Au sein des Ecoles d'Arts et Métiers où l'administration entend décrocher les « gadzarts » de leurs restes de culture ouvrière, le régime est particulièrement strict¹²⁷. La brutalité des bizutages vise, dans la tradition des rites initiatiques, à forger l'esprit de corps.

D'évidence, beaucoup d'« apprentis » sont en réalité des « demis ouvriers »¹²⁸. Si les employeurs y trouvent leur compte, les familles ne sont pas indifférentes aux revenus qu'elles en tirent. « Plus tôt l'enfant sera mis en apprentissage, plus tôt il aidera à solder sa dépense [...], il n'y a pas d'autres histoires que celle-là », constate un conseiller prud'homme en 1884¹²⁹. Le concours des « gamins » et autres « aides » libère également les adultes des opérations subalternes : apporter, préparer ou emporter les outils et les pièces, nettoyer les places, rattacher les fils, etc. « Les ouvriers verriers ne peuvent absolument pas travailler sans les apprentis qui sont leurs servants », convient un employeur¹³⁰. Les militants ne s'y trompent pas qui critiquent le dévoiement de l'apprentissage. « Contre l'exploitation patronale : ouvrières, ouvriers, défendons nos enfants. Eduquons-les, pour en faire des hommes », s'exclame, dans un dessin de *La Voix du peuple*, un travailleur dressé pour protéger un adolescent à l'improbable allure de lycéen¹³¹. Qu'en est-il de la très grande majorité des jeunes – 90 %¹³² - qui, sitôt passé l'âge de la scolarité obligatoire, entrent sur le

dont une femme, poursuivies pour le meurtre de Watrin, six seront acquittées et quatre condamnées à de peines allant de 8 ans de travaux forcés à 5 ans de réclusion.

¹²⁶ Pelpel Patrice, Troger Vincent, *Histoire de l'enseignement technique*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 51-52.

¹²⁷ Day Charles, *Les Ecoles d'Arts et Métiers. L'enseignement technique en France, 19^e-20^e siècles*, Paris, Belin, 1991.

¹²⁸ Brucy Guy, *Histoire des diplômés de l'enseignement technique et professionnel (1880-1965)*, Paris, Belin, 1998, p. 23.

¹²⁹ Pigenet Michel, « L'ENP de Vierzon et le problème de la formation professionnelle dans une ville ouvrière (année 1880-1914) », *Revue historique*, n° 572, 1989, p. 370.

¹³⁰ Rapport de M. Gérard. AN, F22 505.

¹³¹ *La Voix du Peuple* du 1^{er} mai 1913.

¹³² Pelpel Patrice, Troger Vincent, *Histoire de l'enseignement technique, op. cit.*, p. 57.

marché du travail ? Pour beaucoup le choix consiste entre la précarité inhérente à l'exercice des petits métiers de la rue et l'exploitation aggravée à l'usine sous la domination conjuguée de l'employeur et des ouvriers. Ici ou là, la charge de travail s'aligne sur celle des adultes. En 1848, un observateur estime que très « au-dessus de leur âge et de leur force [...], [elle] les écrase, les énerve et les rend lourds et paresseux pour l'âge de virilité »¹³³.

La collusion des adultes n'efface pas pour autant les antagonismes. L'extrême attention qu'apportent les souffleurs au respect des coutumes d'apprentissage vise à la stabilisation contrôlée du marché du travail. Prolonger le plus longtemps possible la durée de la formation permet de « protéger les pères contre la concurrence des enfants »¹³⁴. Les employeurs s'efforcent d'ailleurs de reprendre la main à la faveur de la modernisation technique des années 1880-1890 et des bouleversements qu'elle entraîne dans les qualifications et la transmission des savoir-faire. De l'avis des vieux souffleurs, les verreries recruteraient désormais « trop souvent les rebus d'autres usines [...]. Nous nous dégoûtons du métier et nous n'avons plus qu'un désir : après avoir sauvé nos enfants des verreries, les désertent nous-mêmes »¹³⁵.

Sous quelque régime ou statut que ce soit, l'entrée à l'usine ou l'embauche sur un chantier constitue une rupture décisive : « vêtements, itinéraires, amitiés, tout changeait »¹³⁶. A la pire époque du travail des enfants, Villermé s'alarme de la « grande démoralisation » résultant de ce que les jeunes, occupés la nuit hors de la surveillance de leurs parents, développent « des idées d'indépendance et des habitudes de désordre, surtout s'ils gagnent de bons salaires »¹³⁷. Plus radicale encore, la césure s'avère traumatisante quand le travail nécessite de quitter sa famille et sa région. En dépit des jalons plantés par les générations précédentes et l'accompagnement paternel, le départ vers Paris, en 1830, relève de l'aventure pour Martin Nadaud, alors âgé de 15 ans. Les chants ne sont pas de trop pour remonter le moral et montrer aux populations croisées en chemin « qu'on a du sang gaulois dans les veines »¹³⁸.

La rudesse de l'accueil dans les ateliers ou sur les chantiers ne facilite pas la transition qui ouvre cependant la voie, hors du travail, à des libertés nouvelles, sinon à des

¹³³ Enquête sur le travail agricole et industriel, 1848. AN, C 949.

¹³⁴ Scott Joan Walach, *Les Verriers...*, *op. cit.*, p. 80.

¹³⁵ *La Voix des verriers* du 5 mars 1913.

¹³⁶ Faure Alain, « Enfance ouvrière, enfance coupable », *Les Révoltes logiques*, n° 13, 1980-1981, p. 33.

¹³⁷ Villermé Louis-René, *Tableau...*, *op. cit.*, p. 426.

¹³⁸ Nadaud Martin, *Mémoires de Léonard...*, *op. cit.*, p. 60.

débordements, sur lesquels les aînés ferment volontiers les yeux : il faut bien que « jeunesse se passe ». Ainsi va « l'apprentissage des choses de la vie » précédant l'installation définitive dans l'âge adulte et la condition ouvrière. La période est celle des ultimes consolidations de la double morale sexuée lourde de conséquences sur la manière de concevoir les rapports aux loisirs. Etourdis par leurs revenus et l'amorce d'indépendance qu'elle autorise, des célibataires dépensent sans compter et arrivent endettés au mariage¹³⁹. S'il réside toujours chez ses parents, le jeune travailleur leur reverse, en revanche, la totalité de sa paye, hormis le peu d'argent de poche destiné à ses menus frais. En ville, le salaire des enfants sert fréquemment à régler le loyer¹⁴⁰. Du point de vue de la famille, cette source de revenus est appréciable. Sa perte, en cas d'abandon volontaire, équivaut à une « désertion », d'ailleurs souvent accompagnée d'une fugue.

Il arrive, en effet, que les jeunes travailleurs se rebellent contre les prétentions, les méthodes et normes des adultes. Ces conflits atteignent jusqu'au compagnonnage, fief d'une certaine tradition ouvrière. A Toulon, les apprentis serruriers s'insurgent ainsi, en 1830, contre le refus des compagnons de les admettre dans leur salle à manger. Parti d'une question d'ordre protocolaire, la contestation débouche sur une scission réformatrice. Dans un autre cadre, les Ecoles d'Arts et Métiers sont le foyer de mémorables révoltes avant la réforme de 1900. Le moindre des refus concerne, le travail lui-même, au fondement de l'identité ouvrière. Aux marges du monde de l'usine dont la plupart sont issus, les « apaches » de la Belle Epoque subliment leur déclassement par l'ostentation de signes – mains blanches et habillement - de rejet de toute activité manuelle autre que celle, violente, en rapport avec les délits et les crimes qui les rattachent à la plus archaïque des cultures viriles¹⁴¹.

La place des femmes dans l'atelier : la suprématie et l'entre-soi virils en question

A l'instar de ceux des enfants, les revenus des épouses, gagnés à l'usine ou à domicile, sont un précieux apport à l'équilibre financier des ménages. La question est alors de déterminer ou de justifier si cet incontestable concours peut être autre chose qu'un appoint au salaire du chef de famille. Force est de constater l'occultation du rôle des ouvrières dans l'exercice de métiers sommairement classés comme « masculins ». A Saint-Étienne, les

¹³⁹ Reybaud Louis, *Le Fer...*, *op. cit.*

¹⁴⁰ Faure Alain, « Enfance ouvrière... », art. cit., p. 34.

¹⁴¹ Kalifa Dominique, *L'Encre et le Sang. Récits de crimes et société à la Belle Epoque*, Paris, Fayard, 1995,

compagnes des passementiers à domicile interviennent discrètement dans la conclusion et la réalisation des contrats, et elles assistent leur mari pendant la fabrication des rubans en approvisionnant et en surveillant les métiers¹⁴². A défaut de la valoriser, les hommes ne contestent pas l'aide reçue. Sans s'y réduire, les difficultés commencent quand la main d'œuvre féminine paraît concurrencer l'emploi masculin et menacer le niveau de ses rémunérations. En 1862, un délégué à l'Exposition de Londres, hostile à la présence de femmes dans les usines, nie vouloir s'en prendre à « un sexe », mais explique s'opposer à un « instrument » patronal de baisse des salaires¹⁴³.

La loi, en l'occurrence le code civil, pèse dans le sens de l'assujettissement féminin. Si l'interdiction faite à l'épouse de percevoir personnellement son salaire est levée en 1907, il faudra attendre encore trente et un ans pour qu'elle puisse exercer une profession sans l'autorisation de son mari. Beaucoup font du genre un critère de compétence professionnelle propre à étayer l'exclusivisme masculin. « Le travail de la femme est nul », résumant sans précautions excessives les typographes nancéens, chroniqueurs méticuleux des débuts malheureux d'ouvrières embauchées dans une imprimerie locale¹⁴⁴. Affaire d'apprentissage, expliquent-ils, muets sur les barrières dressées à la formation de typotes. Plus souvent et pour d'autres métiers, on souligne le défaut de puissance et de résistance, sans se soucier de distinguer le muscle du sexe, comme le propose Hubertine Auclerc devant le congrès ouvrier de 1879 en souhaitant que l'on réserve « aux êtres faibles, hommes ou femmes » des travaux différents de ceux qui « exigent la dépense d'une grande force musculaire »¹⁴⁵. Relevons que la militante sait, à l'occasion, puiser dans l'argumentaire sexiste lorsqu'elle réclame, en 1882, la taxation des « hommes-filles » qui concurrencent les ouvrières dans les bastions de l'emploi féminin de la couture, de la mode ou du corset...¹⁴⁶ Du moins évite-t-elle de revendiquer l'ouverture des professions dont la masculinité semble aller de soi ; ce qu'elle pourrait faire puisque, à Marseille, pendant la première moitié du XIX^e siècle, la manutention

¹⁴² Burdy Jean-Pierre, Dubesset Marie, Zancarini-Fournel Michelle, « Rôles, travaux et métiers de femmes... », art. cit., p. 43.

¹⁴³ Cité par Zylberberg-Hocquard Marie-Hélène, *Femmes et féminisme dans le mouvement ouvrier français*, Paris, Ed. Ouvrières, 1981, p. 177.

¹⁴⁴ *L'Ouvrier de l'Est* du 28 décembre 1901.

¹⁴⁵ Intervention au congrès ouvrier de Marseille (1879), citée par Perrot Michelle, « L'éloge de la ménagère... », art. cit., p. 112.

¹⁴⁶ Citée par Chaignaud François, *L'Affaire Berger-Levrault : le féminisme à l'épreuve (1897-1905)*, Rennes, PUR, 2009, p. 143.

portuaire emploie des « femmes de charge » au déplacement de colis « énormes »¹⁴⁷. Les pratiques phocéennes compromettent la validité des explications avancées, à Londres¹⁴⁸ comme à Paris, par les typographes masculins préoccupés du poids de « formes », alors même que le transport desdits fardeaux est de la responsabilité des compositeurs¹⁴⁹. Pire, études à l'appui, les spécialistes affirment que de « bonnes ouvrières linotypistes atteignent, « sans souci de surproduire », un rendement « rarement dépassé par les hommes »¹⁵⁰. Ceux-ci n'en démordent pas et jettent l'interdit sur les ateliers dont les patrons féminisent le personnel en « violation de l'honneur du métier »¹⁵¹. La résistance ouvrière freine, mais échoue à stopper un mouvement déjà ancien : en 1848, les femmes formaient déjà près du tiers des effectifs des imprimeries parisiennes¹⁵².

La mécanisation ébranle les positions masculines les mieux enracinées et attise toutes les craintes. L'utopie mercantile s'en mêle qui, dans les prospectus publicitaires à destination des imprimeries des années 1840-1850, croit bon de vanter la facilité d'utilisation des nouvelles machines à composer au moyen de la représentation de jeunes femmes élégantes en usant comme de pianos¹⁵³. On ne saurait mieux entretenir la double hostilité des typographes de l'époque envers les machines et les femmes. « La morale aussi bien que la bonne confection du travail s'opposent à ce [que ces dernières] soient employées comme compositeurs », stipule du reste l'article 116 des statuts de 1849 de la Société typographique. « Autrefois, note pour sa part Jules Simon en 1861, l'ouvrier était une force intelligente, il n'est plus aujourd'hui qu'une intelligence qui dirige une force »¹⁵⁴. Décontenancés, les dirigeants de la Fédération des Métaux ironisent plus tard sur le thème du futur proche qui

¹⁴⁷ Tristan Flora, *Le Tour de France. Journal 1843-1844*, t. 2, F. Maspero, 1980, p. 71.

¹⁴⁸ Cockburn Cynthia, *Brothers. Male Dominance and the Technical Change*, Londres, Pluto Press, 1983.

¹⁴⁹ Lahy Jean-Maurice, « Les conflits du travail. Hommes et femmes typographes », *La Revue socialiste*, n° 292, avril 1909, p. 295.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 296.

¹⁵¹ Jarrige François, « Le mauvais genre de la machine. Les ouvriers du livre et la composition mécanique (France, Angleterre, 1840-1880) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 54-1, janvier-mars 2007, p. 205, 212-213.

¹⁵² Rebérioux Madeleine, *Les Ouvriers du livre et leur fédération : un centenaire, 1881-1981*, Paris, Temps actuels, 1981, p. 25.

¹⁵³ Jarrige François, « Le mauvais genre de la machine... », art. cit., p. 200, 207.

¹⁵⁴ Cité par Zylberberg-Hocquard Marie-Hélène, « L'ouvrière », *Historiens et géographes*, n° 350, octobre 1995, p. 267.

verra l'homme faire la cuisine pendant que la femme et les enfants iront à l'usine¹⁵⁵. Pour l'heure, ils se prononcent en faveur de l'égalité des salaires hommes/femmes, mais prônent malgré tout l'exclusion des secondes dans les forges et les ateliers de ferronnerie. Dans l'industrie céramique, la décalcomanie précipite le déclin des peintres, figures typiques, jadis, de l'aristocratie porcelainière masculine dont les derniers « artistes » n'interviennent plus que sur les pièces délicates.

Les résistances portent moins, cependant, sur la présence féminine au sein des usines que sur leur entrée dans les ateliers de longue date réservés aux hommes. Une branche réputée aussi masculine que la verrerie emploie à la fin du XIXe siècle nombre d'ouvrières qui oeuvrent au polissage, à la taille, à la gravure et à l'emballage sans problèmes dès lors qu'elles restent à distance de la halle, lieu central de la production et cadre par excellence d'expression d'une virilité ostentatoire¹⁵⁶. Affaire de climat ou, si l'on préfère, de sociabilités, d'habitus et d'identités, notamment virils, tous largement mobilisés au travail et sur lesquels celui-ci imprime la marque propre de chaque catégorie, spécialité, équipe et atelier lorsque la configuration de l'établissement y aide. Tel jeune lamineur vierzonnais, capable, en 1840, d'entraîner ses camarades de la forge anglaise à ne pas travailler le dimanche au nom du refus de « l'esclavage » et sous la menace de « casser les reins » des traîtres, perd toute autorité dans la forge française de la même usine où les ouvriers le repoussent sans ménagement¹⁵⁷. L'intrusion féminine, à l'initiative, cette fois, de l'employeur, semble plus perturbante encore en ce qu'elle menace les référents communs aux hommes. On sait ce que provoque le passage fugace de rares visiteuses près des fours de porcelaine. Dans les ateliers contigus, la main-d'œuvre masculine subit quant à elle une irrésistible mixité qui, bon gré mal gré, modifie peu à peu les comportements dominants. Tandis que la discipline se resserre au détriment de la convivialité frondeuse de tourneurs, mouleurs et peintres assurément moins frustes que les chauffeurs, la féminisation du personnel va de pair avec l'émergence d'exigences inédites en matière de propreté et de décence. A l'aube du XXe siècle, certains réclament un balayage régulier, l'ouverture de locaux pour se déshabiller et entreposer leurs provisions alimentaires¹⁵⁸. Ces préoccupations nouvelles, dont il faudrait pouvoir suivre la traduction sur le vocabulaire et les blagues d'atelier, n'affectent pas, certes, la tonalité masculine de la profession, mais corrigent les modalités viriles de l'entre-soi porcelainier. Si l'ambiance

¹⁵⁵ 2^e congrès de la Fédération nationale des ouvriers métallurgistes, novembre 1892.

¹⁵⁶ Pigenet Michel, *Les ouvriers du Cher...*, op. cit., p. 203.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 113.

¹⁵⁸ *Bulletin officiel de la Bourse du travail de Bourges*, d'octobre 1908.

générale dans les fabriques de porcelaine n'est plus, à la veille de la guerre, ce qu'elle était un demi-siècle auparavant, il s'en faut toutefois qu'elle s'apparente à celui des ateliers de confection où la sévérité des règlements n'empêche pas la fréquence des fous rires, des crises de larmes et des bavardages dont la bruyante poursuite avant comme après le travail indispose le voisinage¹⁵⁹.

Les incertaines motivations techniques invoquées pour refuser la cohabitation dans les mêmes ateliers laissent affleurer des réticences explicitement fondées sur les rapports sociaux de genre. « Il faut qu'un père puisse par son travail subvenir aux besoins de sa famille », écrit en 1832 *L'Echo de la Fabrique*¹⁶⁰, porte-voix en la matière de l'opinion dominante parmi les ouvriers non moins convaincus de ce que les femmes « sont faites pour être épouses et mères », leur « sainte destination »¹⁶¹. Du moins la feuille lyonnaise admet-elle, sous l'influence des fouriéristes, que l'ouvrière puisse s'employer « dans l'industrie mieux organisée ». En charge de travaux suffisamment lucratifs, elle disposerait d'une « position qu'elle ne devrait qu'à elle-même, sans attendre la fortune et le rang d'un époux ».¹⁶² Le congrès ouvrier de 1876 ne va pas si loin. Au nom de considérations physiologiques, il estime que « l'homme étant le plus fort et le plus robuste doit gagner de quoi pourvoir aux frais du ménage »¹⁶³. La presse ouvrière anglaise n'en est pas là, qui promeut l'idéal de la femme au foyer et juge incongrue leur adhésion aux syndicats¹⁶⁴. En France, plusieurs fédérations refusent de les accepter en leur sein. Le fait est connu pour le Livre, mais les Ports et Docks, pourtant moins concernés, adoptent la même attitude en 1910, dans le sillage de décisions expérimentées à Dunkerque et au Havre pendant les années 1890¹⁶⁵. D'aucuns arguent d'une mentalité féminine incompatible avec l'esprit syndicaliste. Plus sujettes aux pleurs qu'à l'action, les femmes manqueraient de constance. « J'ai le regret de vous dire, juge Renard à propos des fileuses du Gard, que ce sont de pauvres femmes, de pauvres ouvrières qui ne

¹⁵⁹ « Nous sommes toutes des jeunes filles de treize à vingt ans, que voulez-vous nous demander en sortant ou en entrant si ce n'est autre chose que de la gaieté ? », répliquent une cinquantaine d'entre elles dans une pétition-plaidoyer. Pétition d'ouvrières d'une usine vierzonnaise datée du 21 octobre 1910.

¹⁶⁰ *L'Echo de la Fabrique* du 5 février 1832.

¹⁶¹ *L'Echo de la Fabrique* du 14 juillet 1833.

¹⁶² *L'Echo de la Fabrique* du 24 juin 1833.

¹⁶³ Cité par Zylberberg-Hocquard Marie-Hélène, *Femmes et féminisme...*, op. cit., p. 179.

¹⁶⁴ Navailles Jean-Pierre, *La Famille ouvrière...*, op. cit., p. 260.

¹⁶⁵ Elle se raviserait deux ans plus tard.

savent pas se diriger »¹⁶⁶. Abrupts et crus, d'aucuns ajoutent que les travailleuses « préfèrent le rut à la lutte »¹⁶⁷.

Qu'importe si, comme l'observe en 1910 un dirigeant des marins cégétistes, les Marseillaises ont su former, avec leur syndicat des ouvrières de l'Imprimerie, une organisation d'industrie mêlant divers métiers en mesure d'en remonter aux hommes qui, « beaucoup plus avancés en syndicalisme, ne sont pas encore arrivés à ce point »¹⁶⁸. Restrictif, le compliment n'est pas exceptionnel. Qu'il s'agisse de saluer « le sublime courage » des Barcelonaises rassemblées contre le départ au Maroc de « leurs maris, leurs fils, leurs amants ou leurs frères »¹⁶⁹ ou de regretter l'attitude des dockers phocéens en retrait sur la combativité des couturières¹⁷⁰, la formulation oscille toujours entre l'étonnement et la culpabilisation d'hommes inférieurs à leur réputation. En cela, elle ne s'écarte pas du modèle viril, de ses normes et valeurs qu'il convient de préserver des manœuvres féminines. Sur le ton de la plaisanterie, un militant met en garde contre les manières d'épouses promptes à jouer des faiblesses masculines pour désarmer les camarades et les détourner du syndicalisme. « Elle s'assied sur vos genoux, donne un gros baiser, accompagne tout cela de délicieuses agaceries, et plus faible qu'un enfant, je vous vois lâchement [céder] », sermonne-t-il¹⁷¹.

Dans la plupart des syndicats, l'adhésion au mot d'ordre « à travail égal, salaire égal » va rarement de pair avec la formulation de propositions garantissant l'accès des femmes aux mêmes emplois que leurs compagnons. Les considérations restrictives abondent, en revanche, qui, empreintes de paternalisme, énumèrent les dangers que feraient courir à « la femme mariée [...] les travaux auxquels l'oblige la situation économique actuelle déterminant dans son organisme des troubles graves, fatals à la fonction naturelle de mère et d'épouse »¹⁷². A la tête de la Fédération du Livre, Keufer érige sa position en principe de civilisation. Désireux de

¹⁶⁶ *Compte rendu du 18^e congrès national corporatif...*, *op. cit.*, p. 138-139.

¹⁶⁷ *L'Ouvrier de l'Est* du 30 novembre 1901.

¹⁶⁸ Intervention de Réaux. *Compte rendu du 17^e congrès national corporatif (11^e de la CGT). Toulouse, 3-10 octobre 1910*, Toulouse, Imprimerie ouvrière, 1911, p. 56.

¹⁶⁹ Rapport du Comité des Fédération, *ibid.*, p. 13.

¹⁷⁰ Intervention d'Yvetot. *ibid.*, p. 73.

¹⁷¹ Intervention de Godefroy au congrès de Marseille (1879), citée par Perrot Michelle, « L'éloge de la ménagère... », *art. cit.*, p. 108.

¹⁷² Exemple, parmi de nombreux autres, de la motion proposée par Pelloutier et votée au congrès ouvrier de l'Ouest, tenu à Tours, les 3-5 mai 1892.

les préserver du « nouvel esclavage » industriel, il en prédit les effets économiques et sociaux¹⁷³ : rien moins que « la désagrégation de la famille, de la société »¹⁷⁴.

Les plus audacieux dans la critique sociale peinent à s'écarter des conceptions traditionnelles d'une « nature » féminine, de sa faiblesse et de sa délicatesse, de ses humeurs et de ses indispositions. Et, pire que tout, de sa fonction maternelle. Le bilan connu des expériences communautaires n'est guère plus concluant. A Aiglemont (Ardennes) ou à Saint-Germain-en-Laye (alors dans la Seine-et-Oise), l'apologie de la « nature » aboutit à confier aux femmes la responsabilité des tâches ménagères et d'éducation des enfants, tandis que les hommes sont sélectionnés pour leur robustesse et leur force...¹⁷⁵ Les pratiques et convictions du présent engourdissent, en ce domaine, l'imagination des écrivains d'anticipation sociale. Auteurs d'une fiction futuriste, Pouget et Pataud dispensent les femmes des travaux domestiques, mais les orientent de préférence, toutefois, vers des activités sociales éducatives et de soins aux malades¹⁷⁶. A la veille de la guerre, la campagne illustrée de la CGT en faveur de la semaine anglaise n'exclut plus la compagne de l'atelier où on la représente au travail. Elle insiste cependant sur le progrès que constituerait le fait de la « libérer » le samedi après-midi qui, consacré au ménage, lui laisserait le dimanche pour se détendre en famille¹⁷⁷. Plus avancée, au moins dans sa propagande, la Fédération des Métaux prévoit une redistribution des rôles familiaux : lorsque « la maman arrangera les mioches », le papa rangera « un peu la carrée »¹⁷⁸.

Au-delà du travail, trois domaines d'expression des virilités ouvrières

« Faire corps » : homosocialité et sociabilité ouvrières

Les coopérations fonctionnelles à l'œuvre au travail resserrent, au sein des équipes, des liens d'autant plus forts que les contraintes professionnelles sont grandes. La

¹⁷³ Intervention au 9^e congrès de la Fédération du Livre, Lyon, 5-10 juin 1905.

¹⁷⁴ Intervention au 8^e congrès de la Fédération du Livre, Paris, 27 août-1^{er} septembre 1900.

¹⁷⁵ Kerignard Sophie, *Les Femmes, les mal entendues...*, *op. cit.*, p. 325-335.

¹⁷⁶ Pataud Emile, Pouget Emile, *Comment nous ferons la Révolution*, Paris, J. Taillandier, 1909.

¹⁷⁷ *La Voix du Peuple* du 1^{er} mai 1912.

¹⁷⁸ Fédération des Métaux, *La Semaine anglaise. Diminuons nos heures de travail. Revendiquons la semaine anglaise*, Paris, Maison des Fédérations, cité par Perrot Michelle, « L'éloge de la ménagère... », *art. cit.*, p. 120.

complémentarité des hommes conditionne à la fois l'efficacité productive qui détermine le niveau des gains et, dans les métiers périlleux, la sécurité.

Autour des installations à feux continus, la longueur des temps d'astreinte conduit les ouvriers à partager ensemble des occupations habituellement extérieures au travail. En phase de production intensive, les forgerons et les verriers dorment quelquefois sur place ; dans nombre d'autres professions, les liens tissés au travail, adossés ou non à des relations préexistantes de parenté, d'origine et de voisinage, se prolongent au-delà de l'atelier ou du chantier pour structurer la sociabilité ouvrière.

Chez les migrants, les filières villageoises et régionales guident le choix des garnis dont les adresses circulent et où les plus anciens ont leurs habitudes. Par souci d'économie et pour cause de crise du logement, beaucoup partagent leurs lits, chambres ou dortoirs ; à Paris, les maçons limousins s'entassent par douze dans des pièces à six lits¹⁷⁹ ; à Longwy, au début du XX^e siècle, des baraquements prévus pour cinq hommes en accueillent jusqu'à trente. Dans ces conditions, les ouvriers transgressent alors les codes de la division sexuée des tâches domestiques. Emprisonné à Nantes, en 1907, en compagnie d'Yvetot, Charles Marck a tôt fait de « vaquer aux soins du ménage ». Tandis que son camarade reste à lire « étendu sur son lit », l'ancien docker, esprit pratique et résolu à « occuper tout son temps », veille sur l'intendance : fait la cuisine sur un réchaud, épluche les légumes, prépare le service de table, lave la vaisselle, nettoie le carrelage...¹⁸⁰

Entre loisir et activité d'appoint, le jardinage, la pêche et le bricolage concourent à satisfaire l'aspiration à l'intimité à travers un écheveau de codes et d'échanges qui rappellent, en dépit de la relative solitude des pratiques, leurs caractères de faits sociaux relevant de la culture populaire et ouvrière. D'une façon générale, au XIX^e siècle, l'entre-soi corporatif résiste plutôt bien aux bouleversements de l'industrialisation. Dans la métallurgie, le bâtiment, les chantiers navals britanniques, les travailleurs qualifiés fréquentent les mêmes clubs, adhèrent aux mêmes sociétés de secours mutuels, assistent aux mêmes fêtes et prennent leur épouse dans les familles de leurs camarades¹⁸¹.

Points nodaux des procédures de recrutement, les cabarets, sont par excellence les lieux de la sociabilité ouvrière masculine du XIX^e siècle. Le fileur, note en 1828 un fonctionnaire du Wurtemberg, s'y rend « le samedi soir, dans l'intention bien arrêtée d'être un

¹⁷⁹ Nadaud Martin, *Mémoires de Léonard...*, *op. cit.*, p. 68.

¹⁸⁰ Marck Charles, *Sur les routes...*, *op. cit.*, p. 40.

¹⁸¹ Crossick Geoffrey, *An Artisan Elite in Victorian Society. Kentish London 1840-1880*, Londres, Croom Helm, 1978.

homme pendant un jour, après avoir été machine pendant six »¹⁸². Comment échapper à l'alcool, s'interroge Charles Marck « quand on sait l'entraînement auquel nous étions sujets. Et puis, ne fallait-il pas faire comme les autres » ?¹⁸³ Les statistiques confirment l'importance de la « funeste habitude » contractée dans son cas dès l'adolescence. Si les premières relations sexuelles signalent l'entrée dans l'âge viril, le passage se double parfois d'un basculement dans l'ivrognerie¹⁸⁴. Là ne se réduit pas, toutefois, la fonction du cabaret dont Villermé admet qu'avant d'être un « assommoir », il est d'abord un espace dans lequel les ouvriers aiment à se retrouver¹⁸⁵. Telle est la fonction des goguettes, ces sociétés chantantes où les ouvriers montrent leurs talents à tour de rôle¹⁸⁶. Malgré une clientèle à dominante masculine, les débits de boisson parisiens et du Nord de la France accueillent également les femmes. Ces dernières s'y rendent en famille pour lesquelles certaines sociétés marseillaises de secours mutuels organisent, sous la Restauration, des sorties dominicales où l'on danse et trinque sans excès¹⁸⁷. A la Belle Epoque, des syndicats veilleront à attirer les compagnes et les enfants de leurs membres et sympathisants aux fêtes corporatives transformées en « réunions familiales » avec conférence, concert, bal ou sauterie, excursions éducatives, etc.

Bien des guinguettes acquièrent l'identité corporative des travailleurs qui s'y pressent. Celles de Charonne drainent, dit-on, les tailleurs de pierre, quand les maçons seraient nombreux dans les établissements des alentours de la barrière de Montreuil et que les blanchisseurs fréquenteraient ceux de la barrière d'Italie¹⁸⁸. Le défaut de cavalière ne rebute pas les ouvriers qui, au besoin, dansent entre eux. Ils se plaisent aussi aux spectacles. Familier des music-halls et des bouges havrais, Charles Marck est un habitué du poulailler du théâtre local dont, jeune, il ressort parfois les « yeux gonflés et tout rouges » de s'être surpris à « chialer »¹⁸⁹.

Les travailleurs manuels découvrent assez tardivement les séductions du sport dont ils apprécient les exigences d'engagement physique, la justesse comme la puissance du geste, les harmonies du collectif. Les compétitions les plus prisées jouent sur plusieurs registres pour

¹⁸² Cité par Kuczynski Jurgen, *Les origines de la classe ouvrière*, Paris, Hachette, 1967, p. 106.

¹⁸³ Marck Charles, *Sur les routes...*, *op. cit.*, p. 12.

¹⁸⁴ Villermé Louis-René, *Tableau...*, *op. cit.*, p. 387.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 106.

¹⁸⁶ Gauthier Marie-Véronique, *Chansons, sociabilité et grivoiserie au 19^e siècle*, Paris, Aubier, 1992, p. 45.

¹⁸⁷ Sewell William H., *Gens de métier...*, *op. cit.*, p. 226.

¹⁸⁸ Gasnault François, *Guinguettes et lorettes. Bals publics à Paris au 19^e siècle*, Paris, Aubier, 1987.

¹⁸⁹ Marck Charles, *Sur les routes...*, *op. cit.*, p. 9.

peu qu'elles s'accompagnent de paris autorisés ou non. La cruauté trouve ainsi son compte dans les combats de coqs et de chiens, très populaires outre-Manche. Malgré l'indistinction professionnelle et sociale des cohues éphémères d'amateurs, des spécificités corporatives se font jour. La passion des maréchaux-ferrants pour les courses de chevaux n'est pas étrangère à leurs activités dans les écuries et auprès des lads. Les maçons limousins sont réputés friands de combats à mains nues. En période d'inactivité forcée, ils programment des rencontres, entre proches dans les garnis, peu à peu élargies au public composite des salles du quartier de l'Hôtel de Ville tenues par quelques « pays ». Là s'ébauchent la technique et les règles du « chausson » ou de la « savate » quand d'autres s'orientent vers la culture physique.

Violences ouvrières

On a pu définir la virilité comme une « aptitude au combat et à l'exercice de la violence »¹⁹⁰. De ce point de vue, les coups reçus prédisent de bonne heure les jeunes garçons au rôle que leur assigne la société. L'expérience de la brutalité, subie et exercée, débute avant l'entrée dans la vie active. Hors de la famille, elle régit les loisirs et les relations entre enfants. La dangerosité des jeux auxquels se livre le jeune Charles Marck au milieu des balles de coton des entrepôts havrais participe de cette inculcation¹⁹¹ également à l'œuvre dans les « guerres enfantines » et autres jeux de « bataillon » récurrents menés autour de la défense de territoires que les enfants et les bandes de rue s'approprient¹⁹². Dans la première moitié du XIX^e siècle, des centaines de gamins s'affrontent, par moments, à Lille ou à Lyon. « Saint-François ne périra pas ! », chantent au Havre, un demi-siècle plus tard, ceux de « l'île sacrée » dont ils interdisent l'accès, bâtons et cailloux en mains, aux enfants d'autres quartiers¹⁹³. Il arrive que la violence se déchaîne contre des adultes. « Quelque peu indiscipliné », Charles Marck donne « du fil à retordre » à ses instituteurs. Un jour de colère, le futur syndicaliste casse sa plume d'écriture dans le creux de la main de l'un d'eux¹⁹⁴. Les statistiques étayent les témoignages : au XIX^e siècle, les délits commis par des jeunes

¹⁹⁰ Bourdieu Pierre, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, p. 56-57.

¹⁹¹ Marck Charles, *Sur les routes...*, *op. cit.*, p. 5.

¹⁹² Sohn Anne-Marie, « Sois un homme ! »..., *op. cit.*, p. 200 ; Regnard-Drouot Céline, *Marseille la violente. Criminalité, industrialisation et société (1851-1914)*, Rennes, PUR, 2009, p. 236-237.

¹⁹³ Marck Charles, *Sur les routes...*, *op. cit.*, p. 9.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 4.

connaissent une progression supérieure à celle des actes délictueux imputés aux adultes et accaparent le gros de l'activité policière urbaine¹⁹⁵.

« Travailler, frapper et boire relèveraient du même mode d'usage des forces » au fondement des « conduites de dépense » chère à Georges Bataille. On frôle la caricature avec Simon Parvery, une « carcasse », « bagarreur [...], buvant comme quatre, il ne pouvait se trouver sur un champ de foire sans qu'il y ait bataille »¹⁹⁶. L'alcool, à l'évidence, favorise le passage à l'acte. Le rapport au corps et aux gestes développé dès le plus jeune âge jusque dans l'expression des sentiments entretient la croyance dans les vertus de « l'explication physique ». La réplique à une injure doit être immédiate. Par les mots et, s'ils ne viennent ou ne suffisent pas, par les poings aussi minces que soient les chances de l'emporter. A plus forte raison, on réagit à une gifle comme à toute autre agression physique. Ici, la victoire compte moins que l'acceptation du combat, gage d'endurance aux coups et à la douleur. On songe au code de l'honneur de la Légion auquel s'initie Antoine Sylvère : si on te parle mal, il faut « sortir », laver l'affront quand bien même l'adversaire semble quatre fois plus fort, se battre sans capituler¹⁹⁷. Relever le défi peut suffire, il est vrai, à désamorcer le conflit ou à ébranler les hiérarchies, de l'autorité du contremaître à la suprématie sexuelle et générationnelle. La rébellion du jeune Jean-Baptiste Dumay lui vaut l'estime du puddleur qui le maltraitait auparavant¹⁹⁸.

Loin du monde fruste des gens de bras, les gens de métier ne sacrifient pas moins à ces normes. « Ecole de vertu » prompt à sanctionner les écarts réputés virils ailleurs – jurer, péter, grimacer, etc. -, le compagnonnage entretient le culte des batailles rangées. Selon Agricol Perdiguier qui s'en émeut, tuer le membre d'une obédience rivale lors d'une rixe n'est pas un crime, mais un acte de bravoure dont on tire gloire. Sans surprise, le profil des ouvriers impliqués dans les affaires de coups et blessures - 10 % des condamnations dans la première moitié du XIX^e siècle – indiquent qu'ils sont relativement jeunes – moins de 35 ans, sinon moins de 25 ans – et célibataires. Pour ce que l'on peut en saisir, ces violences ont la plupart du temps à voir avec la défense de l'emploi et du territoire. A Paris, les barrières offrent un terrain commode, loin du regard des autorités, pour ces bagarres, voire véritables batailles rangées. A Marseille où les ouvriers, en premier lieu les journaliers et les maçons, sont

¹⁹⁵ Faure Alain, « Enfance ouvrière... », art. cit., p. 13.

¹⁹⁶ Zanoto Jacques, « Simon Parvery... », art. cit., p. 131-132.

¹⁹⁷ Sylvère Antoine, *Toinou. Le cri d'un enfant auvergnat*, Paris, Plon, 1993, p. 300.

¹⁹⁸ Dumay Jean-Baptiste, *Mémoires d'un militant ouvrier au Creusot*, Paris/Grenoble, Maspéro-Presses universitaires de Grenoble, 1976, p. 86-87.

surreprésentés parmi les auteurs de coups, la géographie des violences évolue au rythme du développement des nouveaux quartiers industriels et ouvriers : ceux de Lodi, de la Belle-de-Mai ou d'Arenc entre 1876 et 1891, avant que la Villette et l'Estaque prennent le relais¹⁹⁹. L'industrie moderne secrète ses adeptes de l'affrontement physique dont les caractéristiques varient au gré des régions. Les mineurs et les métallurgistes alimentent la chronique stéphanoise des faits divers violents, en dépit de la montée en puissance des manœuvres, et l'emportent également dans les affaires d'outrages et de rébellion²⁰⁰.

Au cours des bagarres, tous les coups sont permis, ceux des poings et des galoches aux semelles cloutées. Les compagnons excellent dans le maniement des cannes, mais, un simple bâton ou le plus familier des outils se métamorphose en arme dont la frappe peut s'avérer mortelle. On sort aussi les couteaux, prometteurs de blessures graves, à l'instar des revolvers qui, sans être d'usage courant, ne sont pas inconnus²⁰¹, à la différence des fusils, plus ruraux. Devenu contremaître, en 1915, sur les quais de Saint-Nazaire où sévissent alors de « jeunes bosseleurs » et des « chefs souteneurs alcooliques » munis de rasoirs, Charles Marck ne quitte plus son revolver certifié hors d'usage²⁰².

Moins spectaculaires, les violences domestiques sont sans doute les plus communes. On sait ce qu'il en est du dressage des enfants. Si les femmes battues appartiennent à tous les milieux, leur proportion serait légèrement plus élevée dans le monde ouvrier²⁰³. « Esclaves » des règlements de fabrique, observe Jules Simon, les ouvriers estimeraient « juste [d'être] maîtres chez eux »²⁰⁴. Quelquefois brutaux à l'encontre d'épouses paresseuses, ils leur abandonnent néanmoins le « ministère des finances » du ménage. A ce titre, l'épouse de « l'ouvrier vrai » « tient le sac » et parvient à « retourner le code civil » quand elle obtient que son compagnon lui remette la totalité de son salaire²⁰⁵. Les sublimes tentent bien de préserver leurs prérogatives, mais c'est au prix de conflits violents au cours desquels le couple « se taraude ». Les temps changent. Dès les années 1860, la presse ouvrière anglaise stigmatise les

¹⁹⁹ Regnard-Drouot Céline, *Marseille la violente...*, *op. cit.*, p. 293-299.

²⁰⁰ Chatelard Claude, *Crime et criminalité...*, *op. cit.*, p. 154, 173.

²⁰¹ A Marseille, « terrain d'élection » des comportements violents dans la seconde moitié du XIXe siècle, le rôle des armes à feu, présentes dans les milieux les moins fortunés, est perceptible dès les années 1890. Regnard-Drouot Céline, *Marseille la violente...*, *op. cit.*, p. 270-275.

²⁰² Marck Charles, *Sur les routes...*, *op. cit.*, p. 76-77.

²⁰³ Encore Anne-Marie Sohn (*Chrysalides...*, *op. cit.*, p. 701) s'interroge-t-elle sur un possible biais de sources.

²⁰⁴ Cité par Maugue Annelise, *L'Identité masculine au tournant du siècle, 1871-1914*, Paris, Payot, 2004, p. 90.

²⁰⁵ Poulot Denis, *Le Sublime...*, *op. cit.*

époux et les pères violents contre lesquels elle préconise de recourir... aux châtimens corporels²⁰⁶.

La montée de l'intolérance envers les violences, conjugales et autres, est également perceptible en France. A Belleville, les sources enregistrent, après 1870, la régression des litiges pour insultes et coups et blessures²⁰⁷. Dans la capitale, la stabilisation des migrants, contemporain de la venue des épouses, contribue à la pacification des relations avec les Parisiens de souche²⁰⁸. Si la violence demeure une ressource populaire de résolution des conflits, elle perd en légitimité. Le sport canalise maintes tensions et pulsions, codifie les manières de se battre, circonscrit et exacerbe à la fois les enjeux en termes de prestige territorial, corporatif ou autre, voire suscite de nouvelles passions propices aux débordements entre pratiquants ou spectateurs. Dans le bassin minier aveyronnais du début du XXe siècle, les compétitions de gymnastique, de vélo, de rugby et de football dégénèrent assez régulièrement en rixes²⁰⁹.

L'évolution est plus mitigée du côté des violences sexuelles à la charnière du collectif et de l'intime, des processus de socialisation et de construction des identités de genre. Elles suscitent peu de dénonciations et bénéficient d'une relative indulgence. Accusés, en 1829, d'avoir déshabillé leur camarade de chambrée pour examiner ses organes génitaux, deux maçons normands échappent à la condamnation d'actes jugés inconvenants mais tenus pour constitutifs d'obscur rituels compagnonniques²¹⁰. En 1844, le viol collectif par des ouvriers d'une vingtaine d'années de jeunes filles, abusées pendant le sommeil artificiel dû à l'absorption de drogues au sortir d'un bal, rue Mouffetard, émeut davantage. L'indulgence n'est pas de mise envers une conduite qu'en d'autres circonstances les tribunaux regardent parfois comme un « défoulement normal », voire une démonstration de virilité²¹¹. L'indignation tient ici dans le rappel brutal des risques inhérents à la fréquentation nocturne de quartiers et de lieux exposés à « l'immoralité quasi congénitale des classes populaires »²¹².

²⁰⁶ Navailles Jean-Pierre, *La Famille ouvrière...*, op. cit., p. 260.

²⁰⁷ Jacquemet Gérard, *Belleville au 19^e siècle. Du faubourg à la ville*, Paris/EHESS-Touzot, 1984.

²⁰⁸ Chevalier Louis, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle*, Paris, Plon, 1958.

²⁰⁹ Boscus Alain, *Economie et société dans le bassin industriel nord-aveyronnais (1900-1950)*, Montreuil, ICGTHS, 1997, p. 299.

²¹⁰ Vigarello Georges, *Histoire du viol, 16^e-20^e siècles*, Paris, Seuil, 1998, p. 141.

²¹¹ Sohn Anne-Marie, *Du premier baiser...*, op. cit., p. 305.

²¹² *La Gazette des Tribunaux* du 17 mars 1844.

La baisse tendancielle, au fil du siècle, des attentats aux mœurs masque la forte augmentation de ceux dont sont victimes les enfants, pourtant protégés par une législation spéciale. Les crimes et délits de cet ordre se déroulent en général dans le voisinage immédiat du logement des inculpés, sinon à leur domicile même. Leur géographie épouse celle de l'urbanisation et de l'industrialisation.

Sexe et sexualité des prolétaires

Sous l'empire permanent de la nécessité, les ouvriers du XIX^e siècle doivent d'abord se préoccuper des besoins du quotidien allant jusqu'à susciter une « morale souvent restrictive à l'égard des désirs »²¹³ Des physiologistes britanniques le pensent croyant discerner une plus faible appétence sexuelle chez les ouvrières que parmi les femmes des classes moyennes²¹⁴. La thèse ne fait pas l'unanimité et semble quelque peu contradictoire avec la moindre réticence, remarquée en France, des ouvriers à reconnaître leur quête du plaisir²¹⁵. Le portrait que les travailleurs hexagonaux dressent de la compagne idéale place leurs qualités affectives et sexuelles à égalité – 18 %, contre 26 % pour leurs homologues de la bourgeoisie - avec leurs aptitudes ménagères, derrière l'efficacité au travail comme dans la gestion du budget familial – 25 % - et l'esprit maternel – 19 %²¹⁶. Toujours en France, lesdites femmes accordent davantage d'importance aux relations affectives et sexuelles – près du tiers des réponses, contre la moitié dans la petite bourgeoisie -, mais ne signale aucune attirance particulière envers les hommes « forts » ou « virils »²¹⁷.

Les témoignages et les avis diffèrent au sujet des premières expériences sexuelles. Beaucoup de jeunes ouvriers s'avèrent très ignorants pour ce qui touche à la sexualité. Source de fantasmes, vantardises et blagues, l'essentiel du savoir provient de camarades du même âge²¹⁸. Quant au savoir-faire, les maladresses et les déboires des nuits de nocce en trahissent la minceur²¹⁹. Mettons de côté la précocité forcée de l'inceste. Elle rôde dans les allusions de

²¹³ Schwartz Olivier, « Zones d'instabilité de la culture ouvrière », *Autrement*, n° 126, *Ouvriers, ouvrières. Un continent morcelé et silencieux*, juin 1992, p. 131.

²¹⁴ Barret-Ducrocq Françoise, *L'Amour sous Victoria...*, *op. cit.*, p. 54.

²¹⁵ Sohn Anne-Marie, *Du premier baiser...*, *op. cit.*, p. 258.

²¹⁶ Id., *Chrysalides...*, *op. cit.*, p. 88.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 98.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 388.

²¹⁹ Rebreyend Anne-Claire, « Sur les traces des pratiques sexuelles... », *art. cit.*

Villermé qui, dans les caves lilloises, voit « reposer ensemble des individus des deux sexes et d'âges très différents, la plupart sans chemise... »²²⁰. D'autres sources soulignent, au contraire, l'attention des ménages ouvriers à la séparation des sexes en matière de couchage. Alors que la loi de 1832 fixe à 11 ans l'âge de la majorité sexuelle, reportée à 13 ans en 1863, les jeunes ouvriers d'Amiens auraient des « rapports intimes » à 15 ans dans les années 1830²²¹. A Paris, les enfants de chiffonniers se mettraient en ménage vers 14-16 ans²²². Sous Victoria, un rapport parlementaire fait état d'enfants de 10 et 11 ans surpris à tenter de copuler dans la rue d'une grande ville²²³. Au tournant du siècle, une règle non écrite pousse les garçons à perdre leur virginité aux abords de leur seizième année, objectif la plupart du temps irréalisable hors du concours des prostituées²²⁴. Le célibat des jeunes ouvriers en pension chez un collègue explique maints adultères aux lisières, parfois, de la prostitution des épouses et des filles de logeurs cupides²²⁵. Ne passons pas trop vite sur le coût de cette solution. Sous le Second Empire, il serait dissuasif pour nombre d'ouvriers lillois²²⁶. En dehors du dégoût des « pierreuses » bon marché, la morale modère bien des tentations. « Je ne pouvais me livrer aux femmes perdues que je n'aimais pas », affirme Agricol Perdiguier qui invoque la fidélité à Sophie, son « amie si douce, si tendre »²²⁷. L'anathème jeté contre les prostituées se ressent de la crainte plus ou moins avouée des maladies vénériennes. Au début du 20^e siècle, elles infecteraient le tiers des travailleurs célibataires du bassin de Longwy²²⁸.

Pratique d'attente, la masturbation bénéficie d'une relative indulgence pour autant qu'elle reste discrète et sans liens avec la pédophilie²²⁹. L'homosexualité existe aussi. La promiscuité des garnis et la misère sexuelle des migrants aidant, Tardieu parle des « actes honteux » dont seraient victimes les apprentis sous la coupe des ouvriers qu'ils servent²³⁰. Laconique, Norbert Truquin, hôte bien malgré lui des chambres et dortoirs collectifs, y

²²⁰ Villermé Louis-René, *Tableau...*, *op. cit.*, p. 134.

²²¹ *Ibid.*, p. 269.

²²² Faure Alain, « Classe malpropre... », *art. cit.*, p. 85.

²²³ Navailles Jean-Pierre, *La Famille ouvrière...*, *op. cit.*, p. 53.

²²⁴ Sohn Anne-Marie, *Du premier baiser...*, *op. cit.*, p. 214.

²²⁵ Corbin Alain, *Les Filles de noce...*, *op. cit.*

²²⁶ Pierrard Pierre, *La Vie ouvrière à Lille sous le Second Empire*, Paris, Bloud et Gay, 1965, p. 124.

²²⁷ Perdiguier Agricol, *Mémoire...*, *op. cit.*, p. 211.

²²⁸ Noiriel Gérard, *Longwy. Immigrés et prolétaires, 1880-1980*, Paris, PUF, 1984.

²²⁹ Sohn Anne-Marie, *Chrysalides...*, *op. cit.*, p. 80, 758.

²³⁰ Tardieu Ambroise, *Les Attentats aux mœurs*, texte présenté par Vigarello Georges, Grenoble, Ed. Jérôme Million, 1995, p. 9 (p. 160 de la 1^{ère} édition, 1857).

acquiert une répulsion définitive : rien ne lui répugne plus, écrit-il, que de sentir un homme contre lui²³¹. Des auteurs avancent que l'homosexualité échapperait néanmoins, « dans les classes défavorisées » du début du XIX^e siècle, aux « préjugés moraux bourgeois » dès lors que, pratiquée pour le plaisir ou contre rémunération, on n'y tiendrait pas le rôle « féminin »²³². Les indices concordent assurément, tout au long du siècle, à propos de la sodomisation perçue comme l'insupportable modalité sexuelle de la soumission, ce dont témoigne l'intensité du mépris associé au qualificatif « d'enculé ». Parfois traitée de « vice marin »²³³, la sodomie est connue des milieux ouvriers des grandes villes où elle reste circonscrite, mais demeure « rare » en tant que pratique hétérosexuelle²³⁴. Mal dégagée du soupçon de coprophagie²³⁵, la fellation, qui ne se diffusera vraiment qu'avec la Première Guerre mondiale, aurait également des adeptes dans le monde ouvrier²³⁶ dont les membres sauraient encore « mieux que quiconque tirer leur épingle du jeu » face aux risques de grossesse²³⁷.

Loin de s'arrêter aux portes des ateliers, la vie amoureuse, voire la sexualité y font parfois leurs premiers pas. Bien des couples durables ont pour origine des rencontres intervenues sur les lieux de travail où se concentrent hommes et femmes de tous âges. Les mots et les gestes s'en ressentent. A l'usine, note Villermé, les enfants captent vite les mots obscènes des adultes, « les répètent avec une satisfaction révoltante et connaissent bientôt des choses qu'ils devraient ignorer »²³⁸. Dans les filatures de coton du Haut-Rhin, regrette-t-il, la mixité nocturne inciterait aux propos et comportements qui « blessent la pudeur »²³⁹. Obsession moralisatrice ou réponse à des abus dûment constatés, un arrêté municipal de 1821 interdit aux fileurs et fileuses d'Amiens de choisir un aide de l'autre sexe²⁴⁰. En fait, les fiefs de l'exclusivisme masculin sont aussi des hauts lieux de plaisanteries grivoises ou graveleuses.

²³¹ Truquin Norbert, *Mémoires et aventures d'un prolétaire, 1833-1887*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 30.

²³² Sibalis Michael, « Une subculture d'efféminés ? L'homosexualité masculine sous Napoléon I^{er} » in Revenin Régis (dir.), *Hommes et masculinités...*, op. cit., p. 94.

²³³ Revenin Régis, « Paris gay » in Revenin Régis (dir.), *Hommes et masculinités...*, op. cit., p. 37.

²³⁴ Sohn Anne-Marie, *Du premier baiser...*, op. cit., p. 101.

²³⁵ Corbin Alain, *L'Harmonie des plaisirs...*, op. cit., p. 379.

²³⁶ Sohn Anne-Marie, *Chrysalides...*, op. cit., p. 771.

²³⁷ Id., *Du premier baiser...*, op. cit., p. 237.

²³⁸ Villermé Louis-René, *Tableau...*, op. cit., p. 103.

²³⁹ *Ibid.*, p. 103.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 269.

Faut-il incriminer cette « sensualité » d'atelier dont parle Michelet ?²⁴¹ « La chair s'y échauffe vite et s'y révolte », écrit-il, non sous le seul effet de la promiscuité, mais en réaction à « un monde de fer, où l'homme ne sent partout que la dureté et le froid du métal ». Les irruptions plus épisodiques de visiteuses ne passent pas inaperçues. On a vu ce qui s'ensuivait chez les chauffeurs limougeaux. En termes plus retenus, Abel Boyer décrit l'émoi des maréchaux-ferrants agenais devant l'arrivée impromptue d'une « belle jeune fille » : « nous la vîmes tourner autour de nous. Il me sembla qu'elle m'avait frôlé au passage »²⁴². Longtemps, l'absence de clôtures ou de murs comme le faible contrôle des allées et venues autorisent d'autres types de visites. La présence d'une jeune cardeuse nantaise auprès de son soupirant choque moins, en 1810, que ses trop audacieuses démonstrations amoureuses « avec des jeux de mains »²⁴³. Des faits similaires se déroulent en lisière des ateliers, dans les salles réservées au repos de la main-d'œuvre. A Rive-de-Gier, dans la Loire, le sous-sol mis à la disposition des verriers s'ouvre, parfois, aux individus de passage, jeunes filles comprises à leurs risques et périls. En 1842, l'une d'elles accorde le baiser que lui demande un gamin, mais refuse de « faire voir son cul » comme l'y invite l'assistance et malgré les encouragements d'un garçon qui, selon ses dires, aurait déjà « montré ses nudités »²⁴⁴.

L'exercice effectif du droit de cuissage est « beaucoup plus difficile à percer »²⁴⁵. La rareté des plaintes n'a d'égale que la fréquence des suspicions à l'encontre des contremaîtres. Ici et là, des pétitions et des arrêts de travail exigent et, quelquefois obtiennent, le renvoi de « chefs » aux propos et aux gestes déplacés, tentés de conditionner une embauche, une augmentation ou une promotion à des faveurs sexuelles. Les viols sont plus exceptionnellement signalés²⁴⁶. La presse libertaire et syndicale révèle régulièrement les turpitudes d'amateurs de « chair fraîche »²⁴⁷ dans ces « bagnes » qui, « paradis des hommes », sont les « enfers des femmes »²⁴⁸. La question est soulevée bruyamment à Limoges, en 1905, où la CGT traite publiquement de « pourceau » le contremaître Penaud de l'usine Théodore

²⁴¹ Michelet Jules, *Le Peuple*, *op. cit.*, p. 100-101.

²⁴² Boyer Abel, *Le Tour de France...*, *op. cit.*, p. 65.

²⁴³ Guicheteau Samuel, *La Révolution des ouvriers nantais. Mutation économique, identité sociale et dynamique révolutionnaire (1740-1815)*, Rennes, PUR, 2008, p. 132.

²⁴⁴ Chatelard Claude, *Crime et criminalité...*, *op. cit.*, p. 86.

²⁴⁵ Sohn Anne-Marie, *Du premier baiser...*, *op. cit.*, p. 295.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 296.

²⁴⁷ *Le Père Peinard* du 25 juin 1893.

²⁴⁸ *La Bataille syndicaliste* du 14 mai 1913.

Haviland que les grévistes forcent à quitter la ville²⁴⁹. Rien n'est simple, cependant. A Nancy, le chef mis en cause pour le viol d'une blanchisseuse n'est autre que le secrétaire du syndicat...²⁵⁰ Fort de sa double autorité, celui-ci inspire une pétition, signée par la moitié des ouvrières, réclamant le renvoi de la victime, tandis que la Fédération syndicale départementale arrache le retrait de la plainte déposée contre son militant. Par-delà ces exceptions, il apparaît que la protestation, quand elle s'exprime, procède moins de la solidarité de classe que de la défense de l'honneur masculin²⁵¹.

Sur ce point, la plupart des libertaires peinent à accorder théorie et pratique, quand les convictions ne servent pas des desseins peu avouables. Selon Jean Grave, Libertad ne prônerait l'amour libre qu'à son seul profit²⁵². Les proclamations du mineur syndicaliste Benoît Broutchoux et les exhibitions complaisantes de sa sexualité débordante s'accommodent mal à la jalousie malade dont il entoure Fernande, sa compagne en titre²⁵³. Tenté par l'expérience communautaire, Abel Boyer note que, « pour éviter que notre communisme spécial n'empiétât sur les liens et relations conjugales [...], nous exigeons que chaque adhérent soit doublé d'une compagne... »²⁵⁴.

Imperceptiblement, des changements se font jour. De part et d'autre du long XIXe siècle, l'évolution des pratiques sexuelles enregistre celle des critères d'une virilité qui, à la Belle Epoque, cesse de s'identifier à la pénétration brutale et à l'éjaculation rapide par quoi on reconnaît dorénavant les individus « mal dégourdis »²⁵⁵ et sourds au souci de la « simultanéité des jouissances » et de « l'harmonie des plaisirs »²⁵⁶.

Le constat vaut, en gros, pour les virilités ouvrières considérées dans la pluralité de leurs manifestations collectives et indépendamment du spectre des comportements individuels, par définition beaucoup plus large. Ainsi sont-elles parties prenantes du tournant qui, dans les années 1860-1870, voit tout à la fois l'érotisation des liens conjugaux, la vulgarisation de notions nouvelles d'hygiène, de médecine, voire de psychologie et de

²⁴⁹ A l'origine du renvoi de trois décorateurs dont il avait signalé le travail « insuffisant », Penaud est détesté pour l'habitude qu'on lui prête d'exercer le « droit du seigneur » sur les ouvrières. Cf. Merriman John M., *Limoges, la ville rouge. Portrait d'une ville révolutionnaire*, Paris, Belin, 1990, p. 356.

²⁵⁰ Sohn Anne-Marie, *Du premier baiser...*, *op. cit.*, p. 296.

²⁵¹ Louis Marie-Victoire, *Le Droit de cuissage. France, 1860-1930*, Paris, Ed. de l'Atelier, 1994, p. 158.

²⁵² Kerignard Sophie, *Les Femmes, les mal entendues...*, *op. cit.*, p. 314.

²⁵³ *Ibid.*, p. 337.

²⁵⁴ Boyer Abel, *Le Tour de France...*, *op. cit.*, p. 229.

²⁵⁵ Rauch André, *Histoire du premier sexe...*, *op. cit.*, p. 217.

²⁵⁶ Corbin Alain, *L'Harmonie des plaisirs...*, *op. cit.*, p. 12.

sexologie, l'intolérance croissante à la violence, etc. Tout au plus discerne-t-on quelques décalages qu'il serait vain de prétendre synthétiser en une improbable chronologie spécifique, mais qui, pour l'essentiel, ramènent au rapport particulier et durable qu'entretiennent les ouvriers avec leur corps, fût-ce, par la médiation croissante des machines. Les références à la force et à sa mobilisation dans la défense de l'honneur résistent davantage, ici comme chez les travailleurs manuels indépendants de l'artisanat et de l'agriculture, à la relativisation qu'amorce la transition vers une « masculinité apaisée »²⁵⁷.

La singularité ouvrière apparaît aussi dans le rôle entrevu du mouvement du même nom. Acteur d'une vaste entreprise d'acculturation des classes populaires, sa réussite ne vaut que pour autant que ses dernières se réapproprient son projet, l'intègrent à leurs valeurs, habitus et sociabilités dans une dynamique interactive. Dans le feu des conflits ouverts comme aux détours de maints discours prononcés par temps plus calmes, les organisations et leurs porte-parole en appellent aux ressorts rhétoriques et pratiques d'une virilité tenue pour l'une des ressources de la combativité. Commode, l'identification ainsi mobilisée dans la perspective d'une émancipation proclamée civilisatrice prédispose mal, assurément, à agir contre les dominations transversales de genre qu'à sa manière elle légitime. Le mouvement ouvrier pèse encore sur l'émergence d'Etats sociaux dont les protections et les institutions interdisent les formes d'exploitation les plus attentatoires à la dignité et encadrent, faute de l'abolir, la subordination salariale. Ce qui ne va pas sans rejaillir sur les usages traditionnels de la virilité dans les relations de travail. A partir des années 1880, les recompositions engendrées, par la seconde industrialisation, puis accélérées à la faveur de la Grande Guerre, contribuent également à modifier, dans les usines en voie de féminisation où la mécanisation et la rationalisation bousculent les compétences d'antan, les formes, la portée et les figures de la virilité ouvrière.

Michel Pigenet

²⁵⁷ Sohn Anne-Marie, « *Sois un homme !* »..., *op. cit.*, p. 393-394, 408.